

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

THÈSE

N°

476

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PRÉSENTÉE PAR

Jean POULIN

Ancien interne des Hôpitaux de Tours

Né le 17 Décembre 1906 à l'ILE BOUCHARD (Indre-et-Loire)

L'ANESTHÉSIE

**avant l'emploi du chloroforme
et de l'éther**

Président de Thèse : M. le Professeur TANON

PARIS

LIBRAIRIE LE FRANÇOIS

91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1931

THÈSE
POUR LE DOCTORAT
EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1931

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PRÉSENTÉE PAR

Jean POULIN

Ancien interne des Hôpitaux de Tours

Né le 17 Décembre 1906 à l'ILE BOUCHARD (Indre-et-Loire)

L'ANESTHÉSIE
avant l'emploi du chloroforme
et de l'éther

Président de Thèse : M. le Professeur TANON

PARIS
LIBRAIRIE LE FRANÇOIS
91, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 91

1931

LE DOYEN. M. BALTHAZARD

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.	GRÉGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENÉTRIÉR.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale	CUNÉO.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire	MAUCLAIRE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE.	Neurologie et psychiâtrie.
N.....	Physiologie.
AUBERTIN	Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale.
SANNIÉ	Chimie biologique.
BROCQ.....	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ.....	Pathologie médicale.
CADENAT.....	Pathologie chirurgicale.
CATHALA.....	Pathologie médicale.
CHABROL.....	Pathologie médicale.
CHEVALLIER..	Pathologie médicale.
Gaudart-d'Allaines.	Pathologie chirurgicale.
DOGNON.....	Physique.
DONZELOT.....	Pathologie médicale.
ECALLE.....	Obstétrique.
FEY.....	Urologie.
GARNIER.....	Pathologie expérimentale.
GASTINEL.....	Bactériologie.
GATELIER.....	Pathologie chirurgicale.
GIROUD.....	Histologie.
HARVIER.....	Pathologie médicale.
HOVELACQUE.	Anatomie.
HUTINEL.....	Pathologie médicale.
JAANNON.....	Hygiène.
LABBÉ (Henri).	Chimie biologique.
LAROCHE (Guy)...	Pathologie médicale.

MM.

LEMAITRE.....	Oto-rhino-laryngologie.
HUGUENIN ...	Anatomie pathologique.
LEVEUF.....	Pathologie chirurgicale.
LEVY-VALENSI.	Neuro-psychiâtrie.
LIAN.....	Pathologie médicale.
HAZARD	Pharmacologie.
MILLOT	Histologie.
MONDOR.....	Pathologie chirurgicale.
MOREAU.....	Pathologie médicale.
MOULONGUET.	Pathologie chirurgicale.
MOURE.....	Pathologie chirurgicale.
MULON.....	Histologie.
OBERLING.....	Anatomie pathologique.
OLIVIER.....	Anatomie.
PIEDELIEVRE.	Médecine légale.
PORTES.....	Obstétrique.
QUENU.....	Pathologie chirurgicale.
RICHET.....	Physiologie.
SEZARY.....	Dermatologie et syphillographie.
VALLERY - RADOT	
(Pasteur)....	Pathologie médicale.
VAUDESCAL...	Obstétrique.
VELTER.....	Ophthalmologie.
VERNE.....	Histologie.
VIGNES.....	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

BUSQUET.....	Pharmacologie.
GUÉNIOT.....	Obstétrique.
LEQUEUX.....	Obstétrique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE..	Parasitologie.
RETTERER.....	Histologie.
ZIMMERN.....	Physique.

LEROUX Anatomie pathologique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.	HEITZ-BOYER .	Clinique chirurgicale.
CHIRAY	Clinique médicale.	MATHIEU	Clinique chirurgicale.
DEBRÉ	Clinique médicale.	MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
DUVOIR	Clinique médicale.	PROUST	Clinique chirurgicale.
FISSINGER. . .	Clinique médicale.	SCHWARTZ . . .	Clinique obstétricale.
LAIGNEU-LAVASTINE. . .	Clinique médicale.	LE LORIER . . .	Clinique obstétricale.
BASSET	Clinique chirurgicale.	LEVY-SOLAL . . .	Clinique obstétricale.
CHEVASSU . . .	Clinique chirurgicale.	METZGER	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
MAUCLAIRE, professeur sans chaire	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLET-BERT	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MA SŒUR

MEIS ET AMICIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR BOSC

In memoriam.

A MONSIEUR LE DOCTEUR GUILLAUME-LOUIS

Directeur de l'Ecole de Médecine de Tours ;
Chirurgien-Chef de l'Hospice Général de Tours ;
Membre correspondant de la Société de Chirurgie ;
Officier de la Légion d'Honneur.

Hommage de respectueuse admiration et de profonde reconnaissance pour la bienveillante sollicitude qu'il nous a toujours témoignée pendant les deux années, si fertiles en enseignements, passées dans son service.

A MONSIEUR LE DOCTEUR FAIX

Accoucheur en Chef de la Maternité-Ecole
de l'Hospice Général de Tours ;
Professeur de Clinique Obstétricale à l'Ecole
de Médecine de Tours.

Qu'il veuille trouver ici l'assurance de tout notre respect et de toute notre reconnaissance pour son précieux enseignement clinique.

A MONSIEUR LE DOCTEUR JEAN MAGNAN

Médecin-Chef du Service d'Oto-Rhino-Laryngologie
de l'Hospice Général de Tours.

Témoignage de profonde gratitude.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR TANON

*Qui nous a fait le grand honneur
de présider cette thèse.*

A MES MAITRES A L'HOPITAL DE TOURS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

INTRODUCTION

« Tant qu'une chose n'est pas faite, les hommes s'étonnent si on leur dit qu'elle est possible; et quand elle se trouve faite, ils s'étonnent au contraire qu'elle ne l'ait pas été plus tôt. »

(BACON.)

On se désintéresse trop de l'histoire de la médecine ou, du moins, ne lui reconnaît-on plus, trop souvent, qu'un vague attrait de curiosité. Il semble que la révolution antiseptique, précisément contemporaine de l'anesthésie à l'éther et au chloroforme, ait creusé un abîme entre le passé et nous. A quoi bon, diront certains, revenir aux temps d'ignorance et de barbarie. Qu'importent les théories et les gestes de ceux qui vivaient et travaillaient avant l'ère de la Vérité démontrée ! Vieille médecine, vieille chirurgie, mortes et oubliées ; laissons-les dormir dans leur oubli.

Cependant tout Français doit demeurer fier de son passé, de ce passé que des pays plus neufs nous envient tant, si l'histoire de la médecine dépasse les

limites des frontières elle n'en reste pas moins intimement liée à l'histoire de notre civilisation et de notre pays même. Cette merveilleuse découverte d'un agent anesthésique capable de provoquer une insensibilité suffisante durant les opérations, nous vient en effet du Nouveau-Monde. mais elle n'est que l'aboutissant des patients efforts de plus de vingt siècles.

Nous verrons au cours de cet exposé que l'anesthésie chirurgicale a failli être réalisée d'une façon pratique de très bonne heure, mais il en est de la plupart des découvertes comme de cette fugitive Occasion, dont les Anciens avaient fait une déesse insaisissable pour quiconque la laissait échapper une première fois. Si, de prime abord, l'idée qui met sur la trace, le mot qui peut mener à résoudre le problème, ne sont pas saisis au vol, voilà une invention perdue ou tout au moins ajournée pour plusieurs générations. Il faut, pour qu'elle revienne triomphante, le hasard d'une pensée nouvelle ressuscitant la première de son oubli. Ainsi, à suivre ce long effort, cette évolution de la pensée et de la pratique médicale, des éléments s'acquièrent, des données se précisent qui dépassent la médecine elle-même et qui révèlent certaines lois de l'esprit humain ainsi que les raisons vraies du progrès. Dans cette lutte contre la douleur presque tout l'arsenal thérapeutique a été mis en œuvre, souvent d'une façon empirique, presque toujours sans idée de suite, et c'est pourquoi les efforts demeurèrent si longtemps stériles.

Pour retracer l'histoire des anesthésiques, nous

avons tout d'abord songé à classer par chapitres, les différentes méthodes employées. Nous nous sommes rendu compte que ç'eût été au dépens de l'ordre chronologique, car la thérapeutique aussi à ses modes ; au siècle dernier, Bouvard lançait cette mordante boutade en parlant de l'écorce d'orme : « Prenez-en vite tandis qu'elle guérit ! » Ainsi certains agents somnifères, après avoir connu une vogue étonnante, tombèrent dans l'oubli le plus complet, pour connaître quelques centaines d'années plus tard une nouvelle popularité. Il nous a paru plus rationnel de suivre pas à pas, au cours de l'évolution des siècles, le développement de l'anesthésie afin de remonter à la source et de mieux assister à ses transformations.

CHAPITRE PREMIER

L'ANTIQUITÉ

Le besoin de remédier à ses souffrances étant une des nécessités les plus impérieuses de l'homme, la médecine naquit du sein même de ses infirmités et dut être, par cette raison, une des premières conquêtes de l'esprit humain. Le premier rôle du médecin fut d'abord de calmer la douleur, cette souffrance dont l'universalité a été retracée en une image d'une impression poignante par un de nos grands chirurgiens.

« Si par l'imagination, et dans un esprit de synthèse globale, nous nous supposons un instant dans la ténébreuse profondeur des cieux nocturnes, suspendus à une place de vertige d'où nous serions aux écoutes des bruits monstrueux venus de la terre lointaine roulant en bas sur le chemin fatal de ses abîmes, nous entendrions monter les cris élémentaires de la douleur animale, qui sont ceux de la défloration et de l'enfantement des êtres, et le cri unanime de la

bestiale faim, et la vocifération furieuse des peuples en éternelle lutte, et la plainte déchirante de la pathologique souffrance humaine, et le vagissement aigu des existences qui, à chaque instant, éclosent, et l'immense rôle des agonies qui à chaque moment jettent leur suprême soupir, et parfois la clameur de la joie des triomphes que domine aussitôt la rumeur de l'océan de la douleur ⁽¹⁾. »

L'homme chercha tout d'abord à se rendre maître de la douleur pour calmer la souffrance qu'accompagnait une mutilation de l'organisme humain, occasionnée par des blessures ou par des troubles pathologiques. Ce n'est que plus tard qu'il songea à soulager les sensations douloureuses inhérentes aux interventions chirurgicales.

A quand remonte la première anesthésie ? Abé-lard, sans conteste le plus audacieux de tous les auteurs, fait remonter le premier épisode anesthésique à la naissance du monde. Pour lui, le profond sommeil, dans lequel Adam fut plongé pendant l'extraction de sa côte, serait analogue à l'état d'insensibilité que les chirurgiens déterminent chez leurs patients. Dieu serait ainsi le premier chirurgien. Ceci confirmerait pleinement l'aphorisme ancien : « *Divinum est opus sedare dolorem* ». Sans présenter un gros intérêt au point de vue des anesthésiques, cette question, toutefois, divisa un certain temps chirurgiens et théologiens ⁽²⁾. Ceux-ci, furieux de voir le Créateur abaissé

(1) Docteur DARTIGUES. — *La douleur en chirurgie*, Paris 1927.

(2) Voir *The Lancet*, 1847.

au rôle de chirurgien-barbier, prétendaient, textes en main, qu'avant la faute du premier homme la douleur était inconnue, et par conséquent n'avait nullement besoin d'être calmée. Nous ne nous attarderons pas plus longtemps à cette querelle de crainte de nous ridiculiser avec ce plaideur de Racine, qui, après avoir avalé sa salive, commençait avec emphase :

Avant la naissance du monde...

— Avocat, ah, passons au déluge.

nous dirait en bâillant un nouveau Dandin. Passons au déluge ! Soit, mais la discussion risque de demeurer non moins oiseuse. En effet, nous avons découvert cette page pour le moins bizarre et que nous voulons citer en entier :

« Cham, fils de Noé, fut un médecin-chimiste très remarquable, qui connut la puissance des anesthésiques et sut s'en servir pour anesthésier son père afin de lui pratiquer sans douleur l'opération de la castration. Cette opération fut-elle pratiquée pour cause de maladie ? Où, comme le dit Henri Schulz, parce que le père procréait trop d'enfants. Ce dernier motif nous paraît difficile à admettre vu l'époque où le père et le fils vivaient. Toujours est-il que, d'après Schulz, Noé fut aussi un très habile médecin, aussi bien que son fils Cham dont il fut sans doute le professeur. Il est possible que, dans cette circonstance, la mandragore leur ait servi ⁽¹⁾. »

(1) A. E. LAVILLE DE LA PEAIGNÉ. — *Epilepsie et la Rage*, Bayonne, 1864, p. 355.

Rien, dans la Bible, ne confirme cette énigmatique opération et nous ne savons dans quel livre Schulz peut bien en faire mention. Quoi qu'il en soit, n'est-ce pas Noé qui découvrit le premier et expérimenta sur lui-même les effets anesthésiques du vin ? Cela ne suffit-il pas à sa gloire ?

Fermons maintenant la Bible et laissons Homère nous chanter ce fameux *Nepenthès* qui a la vertu d'éloigner la tristesse, la colère et de faire oublier tous les maux :

« Celui qui boit une coupe pleine de ce vin ne peut verser aucune larme pendant un jour entier, quand il verrait mourir son père et sa mère, ou quand même on égorgerait à ses yeux son frère et son fils bien aimé.

...Hélène tenait ces puissants remèdes de *Polydamnie*, l'Egyptienne, épouse de Thoon; car la fertile Egypte produit un grand nombre de substances salutaires ou funestes, et les peuples y sont tous médecins ou plus habiles que les autres hommes ⁽¹⁾. »

Le *népenthes* a fait couler trop d'encre pour qu'il soit nécessaire d'insister. Toute la liste des solanées, l'opium, le café, la belladone et la jusquiame ont passé pour fournir le fameux médicament. Pour Virey ⁽²⁾, ce serait une jusquiame, pour certains du chanvre indien et pour d'autres enfin du *nénuphar*.

Diodore de Sicile nous apprend bien que les

(1) HOMÈRE. *Odyssée*, Livre IV, vers 218 et suivants.

(2) VIREY. *Du Nepenthès*. Bulletin de Pharmacie, t. V, année 1813, pp. 49 à 60.

Egyptiens allèguent différents témoignages du séjour d'Homère parmi eux et qu'en particulier, le breuvage donné par Hélène à Télémaque pour lui faire oublier ses maux, n'est autre que le remède usité chez les femmes de Diospolis; ce qui a fait dire d'elles qu'elles possédaient seules le secret de dissiper la colère et le chagrin ⁽¹⁾. Mais ceci ne nous enseigne rien sur la nature de l'énigmatique remède. En réalité ce breuvage, comme son nom l'indique, avait pour but de chasser la tristesse; il n'eut pu suffire à rendre possible des interventions chirurgicales trop douloureuses. Dans l'Iliade, Homère cite également les propriétés d'une certaine racine qui se rapprocherait plus de l'idée que nous nous faisons d'un anesthésique :

« Machaon, dit-il, pansa Ménélas percé d'une flèche; il appliqua sur la plaie une racine propre à apaiser la douleur. » Dans un autre passage Euripile, blessé, implore le secours de Patrocle : « Faites-moi une incision à la cuisse pour en tirer le trait qui me blesse, et après avoir lavé ma plaie appliquez-y un de ces excellents remèdes que vous tenez d'Achille et qu'il a lui-même appris du centaure Chiron. » Patrocle conduit Euripile à sa tente, tire le trait, nettoie la plaie et y applique une racine amère broyée qui, dans le moment, arrête le sang, dessèche la plaie et calme les douleurs.

De toutes ces indications, si vagues, si imprécises

(1) DÉODORE DE SICILE, Livre I, sect. 2.

soient-elles, on peut cependant déduire que les médecins arrivaient à calmer les douleurs des blessures. Étaient-ils capables de supprimer toute douleur pendant leurs opérations ? Il est probable que non ou du moins rien ne permet de l'affirmer.

Aristote, dans son *Histoire des animaux*, indique comment la compression des veines du cou peut abolir le sentiment et le mouvement :

« Il arrive parfois, dit-il, que lorsqu'elles (les veines jugulaires) sont comprimées en dehors, on voit des hommes tomber dans l'immobilité, sans être d'ailleurs asphyxiés, et fermer les yeux ⁽¹⁾. »

Voici un passage d'Alexander Benedictus cité par Bruhier ⁽²⁾ : « Lorsque du sang obstrue les canaux artériels et veineux, il intercepte la libre circulation de l'esprit, le malade tombe comme s'il était étranglé. Les anciens Assyriens mettent quelquefois les personnes saines dans un semblable état lorsqu'ils veulent circoncrire des hommes faits, ou des jeunes gens. Les ayant couchés sur le dos, dans un bain, ils compriment les veines jugulaires et causent presque dans le moment une stupeur de mouvement et de sentiment, et, profitant de cette circonstance, ils retranchent le prépuce comme s'ils étaient en apoplexie.

Hérodote confirme l'existence de cette pratique ⁽³⁾ que les Grecs tenaient probablement des Assyriens.

(1) ARISTOTE, trad. par Barthélemy Saint-Hilaire, Livre III, Chap. III.

(2) BRUHIER, *De l'incertitude des signes de la mort*.

(3) *Cullelo pudendas corporis partes veluti apoplecticas amputant*.

C'est bien là une réelle méthode d'anesthésie, elle présentait des inconvénients et même de graves dangers pour les résultats obtenus, elle n'en demeure pas moins une des plus anciennes, son ancienneté même ne permettant pas de fixer son origine au delà de la civilisation assyrienne.

Voici d'ailleurs une observation de ce que nous pourrions appeler la « narcose javanaise » et qui prouve l'efficacité de ce moyen.

M. L. Steiner a eu l'occasion d'observer parmi les prisonniers détenus à l'hôpital de Lurabaya (Java), un guérisseur qui traitait les patients en les plongeant dans une sorte de sommeil anesthésique obtenu au moyen de la compression des carotides. A cet effet, l'opérateur, assis sur le sol, derrière le malade, saisit la nuque de celui-ci à l'aide des deux mains; puis il pousse de chaque côté l'index et le médius jusqu'au voisinage de l'angle de la mâchoire inférieure, où il enfonce ses deux doigts pour aller à la recherche d'un « vaisseau animé de battement » qu'il comprime ensuite sur la colonne vertébrale. Sous l'influence de ces manœuvres, on voit le patient devenir inquiet, en même temps que sa respiration s'accélère et devient plus profonde; puis la tête ne tarde pas à retomber en arrière; on cesse alors de comprimer le cou et le malade, après avoir gardé quelques instants la même attitude immobile d'homme endormi, ouvre les yeux avec une expression d'étonnement comme s'il venait d'être brusquement réveillé.

Cette pratique, très répandue dans l'est de Java,

dans les îles de Madura et de Banka, est également en honneur dans l'archipel de la Malaisie où elle exercerait une action des plus favorable sur la fatigue, la céphalée, l'insomnie. Elle a même permis de pratiquer de petites interventions chirurgicales telles que l'ouverture d'un abcès.

Hérodote signale également l'utilisation par les Scythes des propriétés enivrantes du chanvre. Parlant des cérémonies funèbres chez ces peuplades primitives il dit : « Après la cérémonie, ceux qui y ont participé doivent se purifier, ce qu'ils font de la manière suivante : d'abord ils se savonnent et se lavent la tête, ensuite, pour purifier leur corps, ils opèrent ainsi. Ils construisent une tente, en fixant dans le sol trois pieux inclinés les uns vers les autres et en disposant tout autour des peaux de bêtes aussi près que possible les unes des autres; dans la tente un plat est posé par terre. Ils y placent des pierres rougies au feu et ils y ajoutent alors des graines de chanvre qui, au contact de ces pierres, dégagent des vapeurs abondantes. Les Scythes respirent ces vapeurs qui leur procurent une sorte d'engourdissement, d'ivresse qui supprime la sensibilité ⁽¹⁾. »

On le voit, il est question ici d'une coutume religieuse et non d'une méthode chirurgicale; toutefois, les prêtres exerçant souvent en même temps la médecine, il est fort possible qu'ils aient eu l'idée d'employer cette narcose pour soulager les souffrances. Là encore rien ne permet d'être affirmatif.

(1) HÉRODOTE, Livre IV, Chap. 73-75.

On peut faire un curieux rapprochement avec les recettes que contient la *Pharmacopœa Persica* du père Ange Saint-Joseph. Il donne, entre autres, quelques formules d'électuaires à base de chanvre qu'il appelle *Magi-Oum*, et sans nul doute remontent à la plus haute antiquité. Quant à certaines fumigations, elles se rapprochent singulièrement de la coutume des anciens Scythes. Elles étaient dites *bouchouri*; les substances les plus diverses étaient jetées sur des charbons ardents, dans le but de produire l'insensibilité du patient sur lequel on voulait pratiquer une opération. Parmi ces formules nous en recueillons une, qui se composait d'opium, de camphre, de semences de roses et de racine de mandragore; elle portait le nom de Remède odorant somnifère. Une autre avait des propriétés stupéfiantes plus marquées; elle contenait : 5 drachmes d'opium, 10 drachmes de pavot noir. Il fallait faire bouillir le tout jusqu'à siccité puis en confectionner une poudre avec de la farine : une drachme et demie de ce remède anéantissait, stupéfiait l'individu, sa sensibilité ne réagissait plus ⁽¹⁾.

Hippocrate cite une autre méthode anesthésique qui doit être bien vieille; il l'attribue aux Scythes. l'un des plus anciens peuples du monde, dit-il, et des plus barbares. Ils connaissaient très peu de remèdes, encore étaient-ils chirurgicaux. La saignée était de ce nombre. Lorsqu'ils étaient malades, la coutume était

(1) Père ANGE DE SAINT-JOSEPH. — *Pharmacopœa Persica*, ex idiomate persico in latinum conversa. 1881, pp. 291, 306 et passim.

de se couper une veine derrière chaque oreille, jusqu'à ce qu'ils tombassent dans un sommeil léthargique.

Enfin il est une plante dont nous aurons à parler longuement au cours de cette étude, nous voulons dire la mandragore. Platon, Démosthène, Xénophon, Pindare manifestent leur croyance en son extraordinaire pouvoir d'insensibiliser le corps. Socrate fait l'éloge de la mandragore « qui peut endormir l'âme », lui qui s'endormira paisiblement après avoir absorbé cet autre anesthésique qu'est la ciguë ! ⁽¹⁾

La pierre de Memphis, citée au chapitre suivant, avait bien des chances d'avoir été utilisée de bonne heure par les Egyptiens, mais n'anticipons point, seul un vieux parchemin, le papyrus d'Ebers, nous en révèle l'emploi, sous le nom de Lithos Memphites, mais sans insister.

Bref, il faut retenir de tout ceci que depuis la plus haute antiquité certains moyens furent mis en œuvre pour abolir la sensibilité pendant les interventions chirurgicales. De ce nombre étaient : la saignée, la compression des vaisseaux du cou et les inhalations de vapeur de chanvre. Ils donnèrent certainement des résultats puisque, très près de nous, au siècle dernier, peu avant le triomphe de l'éther, nous verrons qu'ils connurent, pour peu de temps il est vrai, une vogue nouvelle.

(1) HIPPOCRATE. — *De aere, aquis et locis*.

CHAPITRE II

LES PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

Avec Pline et Dioscoride nous trouvons enfin des allusions bien nettes à l'anesthésie chirurgicale. En s'appuyant sur les assertions du savant naturaliste romain et de l'illustre médecin grec, il sera facile de se rendre compte que les moyens de lutter contre la douleur, il y a deux mille ans, étaient déjà nombreux.

Il y avait premièrement la pierre de Memphis. Dioscoride nous apprend que réduite en poudre et répandue sur la région à opérer, cette pierre amène — sans qu'il en résulte aucun danger — une telle insensibilité que le malade n'éprouve aucune douleur ⁽¹⁾.

(1) Memphites, in Ægypto, juxta Memphim, invenitur, calculorum magnitudine, pinguis versicolor, tradunt trito illito, quæ urenda aut secanda sunt, sine periculo obtupescere, ita ut non sentiant cruciatum.

DIOSCORIDE, *De Medica Materia*. Libri sex. 1547, p. 481.

Pline rapporte des faits analogues, mais il délaye la même poudre avec du vinaigre et l'applique sur la partie que l'on doit brûler ou couper. Ainsi le corps s'engourdit et ne sent plus la souffrance ⁽¹⁾.

Qu'était cette pierre de Memphis ? Si on en croit Littré, le traducteur le plus consciencieux de Pline, ce serait un marbre, c'est-à-dire un carbonate de chaux; d'où l'idée émise par plusieurs auteurs que l'action anesthésique de cette pierre serait due à l'acide carbonique que le vinaigre en dégagerait, acide carbonique dont l'effet anesthésiant est bien connu.

Toutefois, comment expliquer que Dioscoride cite l'usage de cette pierre sans addition de vinaigre ? D'autres auteurs, à la tête des quels il faut placer Sprengel, estiment que la pierre de Memphis était un asphalte qui, au contact de la flamme, aurait dégagé des vapeurs bitumeuses abondantes capables d'étourdir le patient.

Enfin un troisième groupe considère la pierre de Memphis comme une pierre siliceuse, revêtue d'un enduit narcotique. Au dire de Lemerier, cet enduit serait de l'opium répandu naturellement sous forme de latex par les pavots cultivés en Egypte.

Il est impossible de se prononcer sur ce produit merveilleux disparu depuis si longtemps. Cependant

(1) *Hujus usus conteri, et iis quæ urenda, sint aut secunda ex aceto illini. Obtupescit ita corpus nec sentit cruciatum.* (PLINE, *natural. histor. Ianus Bibliotheca teubneriana, Lipsiæ, 1860, t. V, p. 115, Lib. XXVII, § 11.*

la dernière opinion nous paraît assez satisfaisante. Ceci expliquerait comment ce minéral devenait plus ou moins actif suivant la quantité de latex répandu à sa surface et comment cette inégalité d'action fut la cause de son abandon.

La pierre de Memphis n'était pas le seul sédatif employé localement. Ruffus d'Ephèse indique un remède contre les douleurs violentes : Prenez, dit-il, vingt graines de semence de fenouil, un scrupule et demi d'opium ou de racine de panais opoponax, une demi-obole de résine et de tiges de pavots desséchées, des racines d'ache autant que trois doigts peuvent en tenir et un peu de suc de pavot. Broyez très finement ces diverses substances, dissolvez-les dans de l'eau douce, vous vous en servirez jusqu'à ce que la douleur cesse et qu'un sommeil paisible s'installe doucement ⁽¹⁾.

Galien, au deuxième siècle, donne la formule de trochisques calmants :

Ecorce de mandragore, 4 drachmes ;

Cidre, 5 drachmes ;

Poivre blanc, 2 drachmes $\frac{1}{2}$;

Safran, 5 drachmes ;

Graine de jusquiame, 4 drachmes ;

Myrrhe, 5 drachmes ;

Suc de pavots, 5 drachmes ;

Nard, 3 oboles ;

(1) *Mollis Somnus obrepet*. Ruffius d'Ephèse, *Vesicæ renumque affectibus*, p. 125. Voir aussi Ruffius d'Ephèse, in collection des médecins grecs et latins, Dr Ch. DAREMBERG, Paris, 1879.

Casse noire, 4 drachmes.

Vous pilez le tout, puis vous en faites des trochisques d'une demi-drachme chacun ⁽¹⁾.

Celse, médecin des Césars, donne des indications pour calmer les douleurs de dents, voire même procurer un sommeil doux et paisible, au moyen de cataplasmes de mandragore.

Dans ces cas, le sommeil survenait par la suppression de la douleur, mais c'étaient bien plutôt des analgésiques que des anesthésiques. Au cours des pratiques chirurgicales, seule la pierre de Memphis avait une réelle action. Il est vrai qu'associée à ces remèdes locaux on emploie une autre méthode qui consiste à absorber les médicaments par voie buccale.

La mandragore, qui entrait dans la composition des cataplasmes de Celse et des trochisques de Galien, était administrée en infusion dans du vin. Le même Ruffus d'Ephèse apaise ces malades avec « des infusions de mandragore, de pavot, des grains de jusquiame et de la camomille odorante ». Mais, au point de vue qui nous intéresse, c'est-à-dire au point de l'anesthésie pendant les interventions, c'est Dioscoride qui est le plus net. Il donne deux formules « contre les insomnies, les douleurs, ou *avant les opérations* ». Ou bien, une décoction concentrée de racine de mandragore dans du vin, à la dose d'un cyathe (environ 50 cm³), ou bien, une infusion plus étendue de l'écorce

(1) GALIEN. — *Sur la composition des médicaments selon les lieux*. Edition Kulm, chap. XIII, p. 92.

de cette racine dans du vin doux, à la dose de trois cyathes ⁽¹⁾ (environ 150 cm³, ce qui correspond à un verre ordinaire).

L'excipient indispensable est donc le vin, parfois même du vin doux, et il semble bien qu'ici l'alcool intervient comme adjuvant de la solanée. Pline est tout à fait en accord sur ce sujet, à cela près qu'il n'emploie pas la racine mais le jus de la feuille. Voici le passage, d'ailleurs tout porte à croire qu'il n'est que la traduction de Dioscoride et non pas une assertion confirmant les dires du médecin grec : « A une dose variable suivant les sujets le suc de mandragore est soporifique. La dose moyenne est de un cyathe. On l'administre contre les serpents et avant les incisions et les ponctions pour endormir la sensibilité ⁽²⁾. »

Cette méthode reste longtemps en honneur. Trois siècles plus tard, Apulée le naturaliste, surnommé Platonius, soutient la même doctrine : « Si quelqu'un doit avoir un membre mutilé, brûlé ou amputé, il doit

(1) Aliqui radices in vino ad tertias coquunt, et defæcatum jus servant : cyatho uno utantur in pernigibus, et doloribus, et ante sectiones ustiones, ne sentiantur.

Fit citra coctionem vinum e cortia radices, ad hunc modum : ternæ minæ in vini dulcis metretam cogniciuntur. Dantur ex eo-terni cyathi, qui secari aut amburi debent, ut ante dictum est : si quidem nullo tunc afficiuntur dolore, sed veterno quodam pressi, torpescunt.

DIOSCORIDE. — *Op. cit.*, p. 328.

(2) Vis. somnificia pro viribus libentium, media potio cyathi unius. Bibitur et contra serpentes, et ante sectiones punctionesque, ne sentiantur.

PLINE. — *Op. cit.* lib. XXV, cap. XCIV. ²²

boire une demi-once de mandragore avec du vin et pendant qu'il dormira, le membre pourra être coupé sans aucune douleur ni sensation ⁽¹⁾.

Les œuvres scientifiques ne sont pas les seules à mentionner l'action stupéfiante de la mandragore ; nous en trouvons l'écho dans l'histoire et les œuvres littéraires.

Jules César, dans ses Commentaires, raconte qu'il fut fait prisonnier au moment où il voguait vers Nicodème. Il envoya à Milet un esclave pour demander la rançon nécessaire à sa libération. Ipicrate reçut des habitants de la ville la mission de porter cette somme d'argent. Les ennemis reçurent avec joie une telle fortune et firent de nombreuses libations ; mais César avait incorporé de la mandragore dans les boissons ; les pirates tombèrent dans un profond sommeil. Profitant de l'aubaine, le chef romain les extermina, reprit l'argent et le rendit à la ville qui l'avait si généreusement secouru ⁽²⁾.

Frontinus Sextus Julien, dans ses Stratagèmes, prête à Maharbal un exploit semblable. Celui-ci, après un léger combat, simula une retraite, laissant derrière lui des victuailles et des tonneaux de vin où infusaient des racines de mandragore. Les vainqueurs firent honneur au vin, mais bientôt une sorte de stupeur s'empara d'eux et ils furent battus sans difficultés ⁽³⁾.

(1) APULEUS PLATONICUS. — *De Viribus Herbarum*.

(2) CÉSAR. — *Commentaires sur la guerre des Gaules*.

(3) FRONTINUS SEXTUS JULIUS. — *Stratagèmes*, livre II, p. 142, Paris, 1848.

Apulée ⁽¹⁾ dans ses métamorphoses, retrace l'histoire d'un esclave empoisonneur. Ce misérable, dans le but de se procurer un poison, avait eu recours aux bons offices d'un médecin. Ce dernier, méfiant, prépara une potion somnifère mais non mortelle. Appelé devant les juges, il déclara :

« J'ai donné le suc somnifère de la mandragore fameuse par la vertu narcotique qu'on lui connaît et qui produit un sommeil exactement semblable à la mort. Aussi n'est-il pas étonnant que ce fieflé scélérat, dans la perspective certaine du supplice qui l'attend, d'après les lois de nos ancêtres, supporte facilement ces tortures comme les plus légères. Mais s'il est vrai que l'enfant ait pris la potion préparée de mes mains, il vit, il repose, il dort ⁽²⁾. »

Plutarque, lui aussi, cite cette plante, mais emporté par son imagination, il n'hésite pas à écrire que « la vigne qui croît au voisinage de la mandragore donne un vin soporifique ». Et bientôt les propriétés anodines et hypnotiques de la mandragore universellement connues, ne tardent pas à paraître trop merveilleuses pour être celles d'une plante vulgaire. La forme de la racine rappelant vaguement les membres inférieurs d'un homme, n'est pas pour faire obstacle à des légendes bien vite accréditées. Nous ne croyons pas nous écarter de notre sujet, en reproduisant ces contes fantastiques. Nous avons recherché les rensei-

(1) Le grand littérateur et non Apuleus Platonius, le naturaliste.

(2) APULÉE. — *Métamorphoses*, traduction V. Betolaud, liv. X, p. 273.

gnements que les œuvres des littérateurs et des naturalistes pouvaient contenir, touchant les anesthésiques; pourquoi négligerions-nous ces croyances naïves, qui sont le témoignage populaire d'une réputation sans doute consacrée par l'expérience. D'ailleurs les superstitions relatives à la mandragore, ont une histoire, et il est curieux de les voir évoluer parallèlement à la célébrité que la faveur publique accorde à cette plante ⁽¹⁾.

Discoride et Pline consignent gravement certains faits bizarres que la notoriété des auteurs suffisait amplement à faire accroire. Le médecin grec pense que l'ivoire bouilli avec la mandragore se ramollit, devient comme de la cire et se façonne bien aisément. Pline consacre quelques lignes à l'extraction de la fameuse racine; c'est une véritable cérémonie. Les pires maléfices peuvent survenir si les pratiques prescrites n'ont pas été suivies à la lettre. Avec une épée il faut tracer 3 cercles autour de la plante, en tenant compte de la direction du vent et sans oublier de regarder vers le couchant ⁽²⁾.

Flavius Joseph rapporte des coutumes encores plus curieuses touchant la mandragore. Sa couleur, dit-il, est semblable à celle du feu et, vers le soir, elle émet

(1) Radix emollire fertur, quæ sæmis horis cum eo decocta fit : et ad accipiendam, quam effingere optaveris, formam ipsum facile prefiat.

DIOSCORIDE. — *Op. cit.*, p. 328.

(2) Cavent effosuri contrarium ventum et tribus circulis ante gladio circumscribunt postea fodiunt ad occasum spectantes.

PLINE. — *Op. lit.*, livre XXV.

un rayon comme un éclair. Elle ne se laisse pas prendre aisément par ceux qui s'approchent d'elle et désirent l'enlever : elle se sauve de leurs mains et ne s'arrête que lorsqu'on réussit à répandre sur elle de l'urine ou le sang menstruel d'une jeune femme. Même alors ceux qui la touchent sont assurés de mourir, s'ils ne portent suspendue à la main, une racine de même espèce. Il y a aussi une autre méthode de l'arracher sans risque, la voici : on creuse le sol autour de la plante jusqu'à ce qu'une faible partie seulement de la racine demeure visible. Alors on y attache un chien et quand ce chien suivra la personne qui l'a lié, la racine sera arrachée sans difficulté; mais le chien expire infailliblement, victime sacrifiée à la place de la personne qui devait prendre la plante. Après cela on n'a plus à craindre de la saisir ⁽¹⁾.

Plus tard Célianus, le sophiste qui vivait au IV^e siècle de notre ère, dans *de Natura Animalium*, conte une histoire semblable au sujet de cette plante : « Pendant le jour elle se cache au milieu des autres herbes et rien ne l'en distingue. La nuit, elle attire le regard; elle brille comme une étoile et resplendit d'un éclat de feu. C'est à ce signe, qui est certain, que l'on peut trouver sa racine, ni sa couleur, ni son aspect n'aurait suffi pendant le jour. On l'approche donc à la nuit déjà avancée, profitant de ce signe, mais on prend bien garde de ne pas la déraciner. L'ignorant qui la toucherait périrait immédiatement. On amène un

(1) FLAVIUS Joseph. — *Histoire des anciens Juifs*, édition Desrey, Paris, 1886.

jeune chien qui n'a pas mangé de toute la journée, on l'attache avec un lien solide à la base de la tige et on jette devant lui de la viande rotie, en s'éloignant, pendant ce temps le plus loin possible. Le chien, alléché par l'odeur, se jette sur la viande et dans son élan arrache l'herbe. Sitôt que les racines sont à jour, le chien expire et vite on l'enterre. Alors seulement on ose y toucher et l'emporter chez soi ⁽¹⁾. »

De toutes ces légendes, se dégagent deux notions vraiment curieuses parce qu'elles semblent avoir toujours, sans que cela soit explicable, hanté l'esprit populaire. C'est d'abord cette idée que l'humanité ne peut améliorer son sort sans sacrifier des victimes expiatoires, comme si chaque progrès nouveau devait être acheté au prix d'une telle rançon. D'ailleurs, à cette époque, la nouvelle Religion n'enseigne-t-elle pas le mystère de la Rédemption, idéalisation sublime de la fable de Prométhée, fable où les Grecs avaient déjà mis toute la poésie de leur ciel lumineux. La seconde idée, non moins ancrée que la première, est cette possibilité de substitution qui fait qu'ici le prudent arracheur fait retomber sur le chien le sort fatal auquel il est exposé. Cette notion de substitution, qui présente peut-être quelque analogie avec la théorie de la transmutation qui fera fureur pendant la période suivante, se retrouve dans toute la thérapeutique jusqu'au XIX^e siècle, et les médications populaires encore usitées de nos jours dans nos campagnes, en portent

(1) CELIANI. — *De natura animalium*, Paris, 1858. Lib. XIV, chap. XXVII, p. 248.

l'empreinte. La bizarrerie de certaines formules se comprend mieux du fait que très souvent le médecin d'autrefois cherchait à attirer dans le corps d'un animal la maladie dont souffrait son client, de même qu'aujourd'hui, la vieille commère pense faire passer l'esprit malin de la méningite dans les deux moitiés sanglantes d'un pigeon, coupé vivant et appliqué sur les tempes du moribond.

Voilà sans doute pourquoi ces superstitions qui, au premier abord, paraissent grossières, ont pu se répandre et être même propagées par des gens instruits.

Malgré sa grande renommée et la grande foi des gens en ses propriétés, la mandragore n'était pas la seule plante usitée pour supprimer la douleur. Galien écrit : « La jusquiame qui porte la graine noire, provoque à dormir et trouble l'entendement ⁽¹⁾ ». Il emploie également la laitue, mais on ne peut assurer que ces remèdes auraient été suffisants pour permettre d'opérer. Les recettes de Pline, au contraire, semblent capables d'amener une plus grande insensibilité. « On broie le calice du pavot blanc et on le prend dans du vin pour provoquer le sommeil ⁽²⁾. » Le pavot noir produit aussi un suc narcotique, de même pour les pavots sauvages dont on boit la décoction pour se procurer le sommeil. On peut aussi prendre 5 têtes de

(1) GALIEN. — *Simplicium medicamentorum*, Lib. VIII, traduction ant. du Pinet, p. 398.

(2) *Albi calyx ipse teritur et e vino bibitur somni causa.*

PLINE. — *Op. cit.*, liv. XX, chap. LXXIX.

pavots Rhœas qui, bouillis dans 3 hémimes de vin, purgent radicalement et procurent le sommeil.

Mais nous cherchons en vain un ouvrage où soit mentionné le chanvre, dont Herodote, 500 ans plus tôt, vantait les propriétés stupéfiantes. Les auteurs en parlent, mais restent muets quant au sujet qui nous intéresse. L'action différente exercée par cette plante sur l'Oriental et l'Européen, nous donne l'explication de ce silence. En effet, Julien Stanilas, au cours de ses études sur la médecine chinoise, a découvert un intéressant emploi du chanvre comme anesthésique. Il en fit part à l'Académie des Sciences et voici le document :

« La Bibliothèque Nationale possède un nombre considérable d'ouvrages chinois sur la médecine, la chirurgie et la pharmacopée. L'un des plus étendus, dont la publication remonte au commencement du XVI^e siècle est intitulé : Kou-Kin-i-Tong ou *Recueil Général de la Médecine ancienne et moderne*, en cinquante volumes in-4^o. Il est précédé de plusieurs centaines de notices biographiques sur les plus célèbres médecins de la Chine.. Or, j'ai trouvé les curieux renseignements qui suivent dans la notice biographique relative à Hao-Tho, qui florissait sous la dynastie des Wei, entre les années 220 et 230 de notre ère. Lorsqu'il connaissait qu'il fallait employer l'acupuncture, il l'appliquait en deux ou trois endroits; il faisait de même pour le moxa, s'il était indiqué par la nature de l'affection qu'il avait à traiter. Mais si la maladie résidait dans des parties sur lesquelles l'aiguille, le

moxa ou les médicaments liquides ne pouvaient avoir d'action, par exemple dans les os, dans la moelle des os, dans l'estomac ou les intestins, il donnait au malade une préparation de chanvre (ma-yo) et au bout de quelques instants, il devenait aussi insensible que s'il eut été plongé dans l'ivresse ou privé de vie. Alors, suivant le cas, il pratiquait des ouvertures, des incisions, des amputations et enlevait la cause du mal; puis il rapprochait les tissus par des points de suture et y appliquait des liniments. Après un certain nombre de jours (au bout d'un mois suivant les Annales du Han postérieur), le malade se trouvait rétabli sans avoir éprouvé pendant l'opération la plus légère douleur ⁽¹⁾. »

L'ingestion et l'application locale de médicaments n'étaient pas les seuls moyens mis en œuvre pour lutter contre la douleur. Discoride rappelle que Mnéside me conseillait l'odeur d'un pavot pour produire le sommeil et proscrivait même les autres voies d'absorption ou médicament ⁽²⁾. Dioscoride lui même est plus explicite; la propriété d'amener le sommeil est un des signes auxquels on reconnaît la qualité d'un opium ⁽³⁾. Il engage aussi à respirer les baies de man-

(1) STANISLAS. — *Chirurgie chinoise*. Substance anesthésique employée en Chine dans le commencement du III^e siècle de notre ère pour paralyser momentanément la sensibilité. — M. C. R. Ac. Sc. 1849, t. XXVIII, p. 196.

(2) Mnéside mus usum dunt axat olfactandi probant quoniam ad conciliandum somnum conveniret, ALIOQUE NOBIS UT NOXIO INTERDIXIT. — DIOSCORIDE. — *Op. cit.*, p. 332.

(3) Optimum habetur grave, et densum, gustu amarum, odoratu somniferum.

dragore. Les *pommes* de cette plante, dit-il, sont soporifiques en inhalations, de même que le suc que l'on peut exprimer de ces fruits ⁽¹⁾. Pline semble encore, tellement les termes sont voisins, s'être borné à un rôle de traducteur ⁽²⁾. Quoi qu'il en soit, l'anesthésie par voie respiratoire, celle qui devait finalement triompher, existait déjà il y a vingt siècles! Mais quelles modifications devaient-elle subir! Toutefois, ces quelques mots de Mnésidème ; *alioque nobis ut noxio interdixit*, encourageant à employer la voie olfactive est même uniquement celle-ci, suffirent probablement à orienter les efforts vers la méthode d'inhalation. Peut-être doit-on à ces seuls mots les beaux succès que nous pourrions constater à la période suivante.

Les superstitions qui entouraient la mandragore, n'étaient pas les seules; il en existaient d'autres concernant les remèdes qui n'avaient certainement aucun pouvoir somnifère. A titre de curiosité, voici ceux qu'Alexandre de Tralles recommandait. Il conseillait de porter au bras droit ou à la cuisse « de la fiente de loup qui aurait mangé des os, ou un cœcum de porc, enveloppé dans la myrrhe et enfermé dans de la peau de loup ou de chien, un bout de cordon ombilical ou des anneaux de fer, avec des paroles ou des signes cabalistiques. »

(1) Mala soporem afferunt olfactu et etiam si mandantur item expressus ex eis succus nimio tamen odore perrussi, obmutescunt.

(2) Gravedinem etiam afferunt olfactu : quanquam mala in aliquibus terris manduntur, nimio tamen odore obmutescunt ignari.

PLINE. — *Op. cit.* Lib. XXV, cap. XCIV.

Le coucou en amulette dans une peau de lièvre, le bec de héron attaché au front dans un morceau de peau d'âne, jouissaient aussi d'un grand pouvoir. On pouvait également se frotter les yeux avec du fiel de chèvre et en mettre sous son chevet. Caton engageait à manger du lièvre.

Ces procédés, qui font sourire aujourd'hui, ont fait penser que les Romains avaient une connaissance bien peu étendue des somnifères. Pourtant la découverte, lors des fouilles de Pompei, d'un grand nombre de dés pipés, suffirait à nous convaincre du contraire, car ce fait nous démontre que Grecs et Romains connaissaient l'art d'endormir leurs partenaires en ajoutant certaines drogues à leurs boissons. Ce qui nous rappelle ce vers d'Ovide :

Sunt quoque quæ faciunt altos medicamina somnos.

CHAPITRE III

LE MOYEN-AGE

A la fin du V^e siècle, l'Empire Romain s'écroule, et avec lui toute une civilisation. Sur les ruines s'avance bientôt une invasion redoutable; l'invasion des Arabes. Ce n'est pas seulement une race, c'est une religion, c'est un monde fanatique qui s'avance avec eux. Ils pillent tout, brûlent tout. L'empire de Constantinople, l'Afrique du Nord, l'Espagne n'ont pû résister à ce flot envahissant de l'Islam qui vient se briser sur notre sol. Il serait bien difficile de retracer l'histoire des anesthésiques en des périodes aussi troublées. On pourrait même trembler à la pensée que toutes les connaissances si péniblement amassées pendant la splendeur de la civilisation romaine pouvaient se perdre. Chose curieuse, elles durent leur sauvegarde à ceux qui avaient le plus de chance de les détruire, nous voulons dire aux Arabes. En effet, ceux-ci pris d'un véritable fanatisme de traduction, s'acharnent à transcrire dans leur langue les manus-

crits grecs et latins et, du même coup, s'imprègnent de la science qu'ils contiennent. Ce revirement si brusque a tellement frappé certains auteurs, qu'éblouis par un éclat aussi inattendu, ils en demeurèrent comme hypnotisés et portèrent des jugements injustes sur notre propre civilisation.

« Si l'on se reporte aux neuvième et dixième siècle de notre ère, écrit le docteur Gustave Lebon, alors que la civilisation musulmane de l'Espagne brillait du plus vif éclat, on voit que les seuls centres intellectuels du reste de l'Occident étaient des donjons massifs, habités par des seigneurs demi-sauvages, fiers de ne savoir ni lire, ni écrire. Les personnages les plus instruits de la chrétienté, étaient de pauvres moines ignorants, passant leur temps à gratter pieusement, au fond de leur monastère, les copies des chefs d'œuvres de l'antiquité pour se procurer le parchemin nécessaire à la transcription d'ouvrages de piété (1).

Si nous citons ces paroles, c'est parce qu'elles traduisent une opinion malheureusement trop répandue. Pour beaucoup, le moyen-âge a été une époque d'obscurantisme et de barbarie. Ces assertions ne reposent sur aucun argument sérieux. Au contraire, les récentes recherches du savant érudit SUDHOFF, viennent les infirmer complètement, puisqu'elles nous apprennent que les moines du Mont Cassin employaient dès le IX^e siècle, une éponge anesthésique.

(1) G. LEBON — *Civilisation des Arabes*, p. 614, édition 1884.

celà 200 ans avant l'orgueilleuse école Arabe héritière de l'école d'Alexandrie. Si les Kalifes El Mansour et Haroum-Errachid, encouragent leurs adeptes à traduire tous les manuscrits pour arriver ainsi à la domination du monde qu'il n'ont pu obtenir par les armes, de son côté, Charlemagne développe considérablement les écoles d'abbayes. Les moines possèdent de très riches bibliothèques où ne manquent point les ouvrages de médecine. D'ailleurs, dans chaque couvent, un moine pratique la médecine, non seulement auprès de ses frères religieux, mais encore, et cela conformément aux statuts, auprès des étrangers et des pauvres. En 817, le Concile d'Aix-la-Chapelle impose à tous les ordres monastiques, le défrichement du sol et les soins aux malades, sans oublier la *lecture et la copie des manuscrits*.

Les moines du Mont Cassin se distinguèrent tout particulièrement. Leur bibliothèque contenaient de nombreux ouvrages médicaux. Dans un de ceux-ci figure une formule d'éponge somnifère, la première que nous connaissions, et que SUDDHOF a retrouvée récemment. Il y entre de l'opium, de la mandragore, de la ciguë et une certaine quantité d'eau pour faire macérer. L'éponge imbibée de cette préparation est séchée rapidement et peut se conserver longtemps sans inconvénient. Au moment de s'en servir, il suffit de la plonger dans l'eau chaude et de la présenter sous les narines du patient. Celui-ci s'endort promptement et demeure insensible. Pour le réveiller, une

deuxième éponge, imprégnée de vinaigre, lui est placée devant le nez et la bouche ⁽¹⁾.

En 1022, l'Empereur Henri II se fit opérer au Mont Cassin. On lui pratiqua la taille pendant un sommeil artificiel et, à son réveil, l'Empereur trouva son calcul dans sa main ! Il y a tout lieu de croire que cette formule avait été utilisée.

A cette époque, les Arabes ne font que citer et commenter les propriétés narcotiques de la mandragore et du pavot. Pour Jouhanna ibn Massouiah (Jean fils de Mésué), la mandragore stupéfie également, qu'on la mange ou qu'on la flaire. Pour Ibn Amran, originaire de Bagdad « Si l'on prend de la graine de jusquiame et de pavot à parties égales, et si on les mêle à du vin doux ou à du miel, on procure le sommeil en en donnant la valeur d'une fève. Dans le livre des expériences cité par Ibn Beithar, ce sont les têtes de pavots blanc, réduits à l'état de pâte, grâce au lait de femme, qui amène le sommeil. Abou Behr Mohammed ben Zaccharya Errasy ou plus simplement Razes, raconte l'histoire d'une jeune fille qui s'endormit pour avoir mangé cinq baies de mandra-

(1) Recipit hec : opiu thibaïeu semis uncia, mandracore sucus ex foliis uncie octo, cicute his viridis sucus, jusquiame secum uncie tres in unum cum aqua sufficiente, ut sucum faciat et ipsum sucum in spongie rude sicca redigis et diligenter sicca bis. Et dum uti volueris ipsa spongia, ad hora infundis in calida et naris adponis et facit, ut ad se ipsum rapiat spiritum, donec dormiat. Et dum expergisei volueris altera spongia aceto calefacto infusa naribus adponis et sompnus solues.

H. SUDHOFFN. — *Archiv. für Geschichte Der Medicin* dretzhnter Band, p. 127 - 1921.

gore. « Cette plante, dit-il, alourdit la tête, donne le coma et parfois la mort. »

Tous se bornent à leur rôle de traducteur et le seul qui signale les propriétés anesthésiques de la mandragore pendant les opérations est Avicenne : « Celui qui veut qu'on lui coupe un membre, doit boire trois anulusats (à rapprocher des trois cyathes de Discoride) de cette plante, infusée dans du vin. » Il n'a fait que transcrire le médecin grec.

Ce n'est qu'au XII^e siècle, c'est-à-dire deux siècles après les moines du Mont Cassin, que les Arabes utilisent une éponge somnifère, dont nous devons la découverte au même savant allemand SUDHOFF. Les formules se trouvent dans le *Codex Palatinus Latinus* ⁽¹⁾ et ressemblent beaucoup à celle du Mont Cassin. Il y en a deux; la première ne paraît être que la copie de celle que nous avons étudiée; la seconde est plus complexe, à l'opium, la mandragore et la jusquiame, on a ajouté des feuilles de lierre grim-pant, des semences de laitues véreuses et de la ciguë.

Dans un manuscrit du XIII^e siècle, conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, et qui n'est autre que la traduction romane du *Liber de Simplissi Medicina* de Platearius, nous trouvons le premier texte qui mette en évidence les propriétés somnifères de la jusquiame. Bien que Galien ait déjà dit que cette plante « provoque à dormir » mais sans insister plus, bien que la jusquiame figure dans la formule

(1) *Codex Palatinus Latinus*, 1117, pp. 219-221. Beiträge zur Geschichte der chirurgie in mittelalter II, p. 484, Leipzig, 1918.

du Mont Cassin, c'est à Platearius, un des maîtres les plus distingués de l'école de Salerne au XII^e siècle, que revient le mérite d'avoir classé cette plante parmi les herbes narcotiques. Voici ce qu'il dit :

« Et devez savoir, quant l'en troeve en recepte jusquiane, se c'est medecine que l'en prenge par la boche, l'en doit metre la semence; se c'est emplastre ou oignement que l'en met par dehors, l'en doit metre l'erbe. La semence a grenner force que l'erbe: ele restraint et amortist et fait dormir.

Por fere dormir en fievre aguë.

Feites l'erbe cuire en eve et lavez au malade les piez et les jables; et prenez la poldre de jusquiane deliée et confisiez la un por d'aissil et o aubun d'œf et o lait de fame, et metez par desus les joes; si dormira ⁽¹⁾. »

Ce liniment composé de jusquiamme et d'ail mélangés à un blanc d'œuf et à du lait de femme, était utilisé par application directe, mais Platearius signale l'action des vapeurs de jusquiamme :

« A la dolor des denz de chaude matere.

Triblez l'erbe un petit et metez par desus (*la dent*). Ou prenez la semence de jusquiane et metez sur les charbons vis. et reçoive la fumée par mi la boche poste (près de) une escuelle o eve (eau). Quant il aura prise cele fumée, ce qui chara de la boche en l'escuelle semblera verze... »

Des fumigations à l'inhalation, il n'y a qu'un pas

(1) Manuscrit 3.113, à la Bibliothèque Ste-Geneviève.

à faire. On comprend pourquoi le doyen de cette même école de Salerne, Nicolas Prepositus, donne, dans son Antidolaire, une formule où figure la jusquiame, associée à l'opium, la ciguë et la mandragore. A partir de ce moment cette plante fait inmanquablement partie de toutes les éponges somnifères.

Le moyen de réveil proposé par le Salernitain est nouveau; on présente au patient une éponge, non plus imbibée de vinaigre chaud, mais de suc de fenouil. Ces deux innovations donnent un grand intérêt à cette éponge, car les modifications apportées par la suite aux formules plus récentes seront très minimes.

Au siècle suivant, un autre Nicolas, Nicolas Mirepsus Alexandrinus, de l'école de Bologne, laisse, à son tour, un livre intitulé également, Antidolaire. Au milieu des formules de toutes sortes, aux titres prometteurs, tels que : *somniferum mirabile probatum*, *somniferum epithema mirabile suffimentum*, *unguentum ad vigilantes*, où la jusquiame, le pavot blanc, l'huile de mandragore ou de nénuphar, les semences de laitues, etc... voisinent avec des substances pour ainsi dire inertes comme l'axonge, la farine, la cire blanche ou même le fiel de lièvre, nous trouvons un paragraphe intitulé : *Somnifera spongiæ confectio mirabilis valde*. Le voici :

« Prenez du suc de mandragore, du suc de laitue, du suc de jusquiame, des feuilles de caphura, du suc de nenuphar, du suc de solanum. Ajoutez-y ce qu'il faut d'opium. Plongez une éponge neuve dans ce mélange afin qu'elle s'en imprègne bien, puis enveloppez-

la complètement dans une étoffe et faites-la sécher, et lorsque vous en aurez besoin, donnez-la à sentir. Le sommeil viendra aussitôt ⁽¹⁾. »

Dans les mêmes moment, le moine dominicain allemand Bostaldius, grand alchimiste, bien mieux connu sous le nom d'Albert le Grand, indique certains moyens de diminuer la sensibilité. Il écrit : « La puissance stupéfiante de la pierre de Memphis est supérieure à celle de l'opium », mais il s'appuie probablement sur les dires de Pline et de Dioscoride. Au contraire il vante une préparation que l'on administre en inhalation et qui semble lui appartenir en propre. Il l'appelle l'*aqua ardens*. C'est le produit de distillation d'un mélange de vin foncé de couleur, de chaux vive, de sel commun, de tartre et de figues vertes se conservant facilement dans un vase de verre ⁽²⁾.

Pour certains, ce liquide aurait été de l'alcool, peut-être même de l'éther ou du chloroforme. Tel est l'avis de Perrin, dans son *Traité d'anesthésie chirurgicale*, et de Thomas Hockham Silvestre ⁽³⁾ qui écrit : « The truth is that secrecy enjoined were character of that period, that there is reason to believe that alcohol and ether were in the hands of initiated ». Cette opinion est très discutable, car, au siècle suivant, Porta qui, nous le verrons, a énuméré tous les anesthésiques connus, parle de l'eau ardente à un chapitre où il

(1) Nicolas MYREPS. — *De compositione medicamentorum, opus*. Chap. De somniferis, sect. 43.

(2) Alberti magni liber de mirabilis mundi et de virtutibus herbarum. Liv. 12, sans pagination. Anvers, 1555.

(3) *London Medical Gazette*, p: 513.

traite de la composition des feux utilisés les jours de fêtes. S'il avait connu les propriétés anesthésiques de cette substance, il en aurait parlé dans son chapitre où il traite de sa quintessence somnifère. Même en supposant que ce liquide fut un alcool très impur, il n'en reste pas moins établi que les résultats ne durent pas être très satisfaisants, car l'usage des éponges continue à se répandre tandis que le silence se fait autour de l'eau ardente.

Avec Nicolas Mireps, l'école de Bologne avait retenu notre attention, mais Hugon de Lucques devait porter si haut sa renommée que bientôt Padoue et Salerne sont éclipsées. Le premier chirurgien que puisse citer avec honneur l'Europe moderne, ainsi que l'appelle Malgaigne, ne nous a laissé aucun livre.

Nous ne le connaissons que par l'ouvrage de son élève Théodoric, évêque de Cervic, qui vécut de 1205 à 1298. Au livre IV de son curieux manuscrit, dans un chapitre intitulé *De somniferis et sublimationibus*, il donne la préparation d'une éponge. Il emploie l'opium, la jusquiame, les feuilles de mandragore, la ciguë, la semence de laitue, le suc de fruits de muriers non arrivés à maturité et le suc de fruits de ronces. Lagneau a découvert dans un manuscrit du XIV^e siècle de la Bibliothèque Nationale, une formule attribuée à Hugues de Lucques. Elle présente quelques différences bien que la composition soit à peu près la même. A vrai dire les différences qui existent sont facilement imputables à des erreurs de copistes, ainsi il aurait mal lu *mori* qui figure deux fois et aurait mis à la place *morelle*. Ce qui expliquerait dans la

seconde formule la présence de suc de morelle et l'absence de suc de fruits de ronces. Ceci tend seulement à prouver l'immense succès que dès le ^{xiv}^e siècle connut cette éponge, puisqu'elle avait déjà été recopiée plusieurs fois.

Voici encore un fait qui atteste combien la réputation de l'école de Bologne devint mondiale : en Angleterre, dès la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, Gilbertus Anglicus publie la façon de confectionner une éponge en tous points semblable à celle dont parle Théodoric ⁽¹⁾. Le réveil se fait grâce à une éponge imprégnée de vinaigre ; celle-ci est non seulement appliquée sur le nez mais elle sert encore à frotter les dents et le nez.

Au début du ^{xiv}^e siècle Guy de Chauliac, qui passa sa vie chirurgicale en Avignon, où il fut pendant plus de vingt ans médecin des papes, enseigne dans son *Guidon de la pratique en cyrurgie* la formule d'une éponge dont il avait probablement pris connaissance durant un séjour à Bologne. Il confesse d'ailleurs que la préparation n'est pas de lui mais de Théodoric, toutefois il y apporte certaines modifications ; il supprime les fruits de murier et les fruits de ronce et il y ajoute du suc de morelle. Le mode de réveil ressemble beaucoup à celui indiqué par Théodoric ; il

(1) Le texte exact se trouve dans le *Compendium medicinæ tam morborum quam particularium*, lib. V, sous le titre : *Confectio soporifera ad incendendum*.

« Rp. opii, succi jusquiam, succi papaveris ni, vel ejus se succi mandag. vel ejus corticis vel pomorum, ipsius si succo carueris, succo foliorum sedere arboree, succi mororum rubi maturorum, se laituce, succi cuscute (probablement cicute). »

consiste à faire respirer une éponge imbibée de vinaigre et à verser du suc de fenouil dans les narines et dans les oreilles, seulement le suc de fenouil peut être remplacé par du suc de rue. Toutes les copies et les traductions manuscrites françaises, provençales, latines, italiennes, anglaises, neerlandaises, hébraïques et on en trouve plus de 30, donnent une idée de l'immense popularité de la formule de Guy de Chauliac.

Les progrès apportés à l'imprimerie vers cette date contribuent encore à augmenter ce succès. En 1478 paraît la première édition française. Nous verrons par la suite qu'elle devait être suivie de nombreuses rééditions.

A l'étranger, il est facile de retrouver les traces de ce magnifique rayonnement de l'esprit français. En Espagne, grâce aux traductions dues au réputé professeur à la Faculté de médecine de Valence, Jean Calvo, la préparation de Guy de Chauliac est adoptée partout. Et si, en Allemagne, au début du xiv^e siècle, le moine Heinrich Pfolssprundt subit encore l'influence des écoles de Salerne et de Bologne, cinquante ans plus tard on reconnaîtra dans les travaux de Gersdorf l'empreinte de l'enseignement du chirurgien d'Avignon. En effet, Pfolssprundt dans son *Buch der Bunth-Ertznei*, publié en 1460 une formule semblable à celle de Nicolas Prepositus. Elle n'en diffère que par le remplacement du lierre grimpant par de l'ache. La façon de réveiller le malade ressemble plutôt à celle enseignée par Théodoric. En somme, elle continue la tradition de l'école de Salerne par sa compo-

sition et celle de Bologne par la manière de tirer le patient du sommeil. Au contraire, dans son abrégé de chirurgie ⁽¹⁾, Gersdorf copie Guy de Chauliac. Les substances employées sont : les suc de jusquiame, de laitue vireuse, de ciguë, de pavot blanc, de baies de lierre grimpant et de morelle. De chacun de ces suc on prend une partie et on leur ajoute une demi-partie de suc de mandragore° et une demi-partie d'opium pulvérisé. Le tout est délayé ensemble et laissé en contact pendant une journée entière. Alors l'éponge, imbibée de cette solution est suspendue, égouttée et séchée, ce qui permet sa conservation. Pour l'employer il suffit de la tremper dans l'eau chaude et de la *faire sucer* par le patient.

Une gravure sur bois placée à côté de l'article semble vouloir illustrer avec quelle facilité on pouvait procéder à l'amputation d'une jambe à l'aide de cette anesthésie.

Pour le réveil, on revient à l'usage de l'éponge imbibée de vinaigre et au suc de fenouil ou de rue versé dans les narines et les oreilles. La méthode de réveil et la nomenclature des plantes utilisées rappellent tellement le traité du chirurgien français que Gersdorf fut accusé d'avoir copié le *Guidon*, bien que l'inhalation soit ici remplacée par la gustation.

En réalité, à la fin du Moyen-Age, l'anesthésie chirurgicale était devenue une possibilité; chaque siècle avait apporté sa formule et chacune marquait un progrès sur la précédente. Afin de le mettre en évidence nous avons dressé le tableau suivant :

(1) *Feldtbuch der Wundartzney* (Strasbourg, 1517).

DATE	ORIGINE	PLANTES EMPLOYÉES	MODE DE RÉVEIL
IX ^e siècle	Mont Cassin	Opium - Mandragore - Ciguë - Jusquiame (en macération)	Eponge imbibée d'acide acétique chaud.
XII ^e siècle (1 ^{re} moitié)	Deux formu- les figurent au <i>•Codex Palatinus Latinus.</i>	Opium - Mandragore - Jusquiame. + Ronce (?) Opium - Mandragore - Jusquiame. + Lierre grimpant - Semence de laitue - Suc de ciguë.	
(2 ^e XII ^e siècle moitié)	SALERNE (Nicolas PREPOSITUS	Opium - Mandragore - Ciguë - Jusquiame + akenes de laitue - Capsules de pavots - Lierre grimpant - Fruits de mûriers.	Suc de racine de fenouil dans les narines.
XIII ^e siècle	Nicolas MYREPS	Opium - Mandragore - Ciguë - Jusquiame + feuille de captura - Suc de nénuphar et de morelle.	
	Hugue DE LUCQUES	Opium - Mandragore Ciguë - Jusquiame + Suc de ronces - se- mence de lapathion - Fruits de mûrier, laitue - lierre grim- pant.	Eponge imbibée de vinaigre et suc de fenouil dans les narines.
XIV ^e siècle	Guy DE CHAULIAC	Opium - Mandragore - Ciguë - Jusquiame. + Morelle - Lierre grimpant - Laitue.	Eponge imbibée de vinaigre. Suc de fenouil dans les na- rines et les oreilles pouvant être remplacé par du suc de rue.
XV ^e siècle	Pfolsprundt	Opium - Mandragore - Ciguë - Jusquiame. + akenes de laitue - Suc de fruits de mûrier - Ache.	Suc de fenouil et vinaigre mé- langés.
	Hans von GERSDORF	Opium - Mandragore - Ciguë - Jusquiame. + Pavot blanc-laitue Lierre grimpant - Morelle. (Administrés par gus- tation.)	Eponge imbibée de vinaigre. Suc de fenouil dans les narines et les oreilles ou à dé- faut du suc de rue.

Ainsi il est facile de se rendre compte que parmi toutes les plantes utilisées, quatre semblent indispensables : la jusquiame et la ciguë dont l'emploi comme anesthésiques datent du Moyen-Age, et l'opium et la mandragore depuis longtemps en usage. En dépit du gros succès de la méthode par inhalation le vin de mandragore conserve toujours sa popularité. Il est vrai que tel bon ivrogne pourrait dire de ce calmant ce que disait du quinquina un personnage de l'ancienne comédie : « Donnez-moi toujours le vin, nous verrons après pour le quinquina ! » Mais il est bien probable que l'odeur vireuse de la solanée aurait suffi à rebuter l'alcoolique le plus invétéré. Force nous est donc d'attribuer cette vogue aux propriétés stupéfiantes de la mandragore. Les légendes qui circulent sur cette herbe merveilleuse sont toujours aussi nombreuses, et au XIII^e siècle les histoires fabuleuses de la cueillette se retrouvent en Chine, reproduites par Con-Mi, célèbre écrivain de la fin des Song. En voici la traduction d'après Laufer.

« Quelques milliers de *li* à l'ouest des pays mahométans le sol produit une chose excessivement vénéneuse et pareille dans son ensemble à la figure d'un homme; et en effet elle a l'apparence du *Ginseng*. On l'appelle Ya-pu-lu. Cette plante croît dans la terre jusqu'à une profondeur de plusieurs toises. Si un homme se heurte contre la plante par erreur, il recevra son exhalaison vénéneuse et doit mourir.

« Voici la méthode de prendre la plante. D'abord aux quatre côtés (autour de la racine) on creuse un

trou assez grand pour recevoir un homme. Ensuite on lie la plante au moyen d'une lanière de cuir dont l'extrémité est attachée aux pieds d'un grand chien. Avec un bâton on bat et chasse le chien qui s'enfuit entraînant avec lui la racine. Accablé de l'exhalaison du poison, le chien périt sur le champ. Alors on ensevelit la racine dans un trou du sol. Au bout d'un an on l'en sort pour la sécher au soleil, elle est mélangée avec d'autres ingrédients et en chaque cas on en râpe un peu dans du vin qu'on donne à boire à un homme : le corps entier de celui-ci en sera paralysé, il tombera en torpeur comme s'il était mort. Même si on lui applique des couteaux ou des haches il ne s'en apercevra pas. Au bout de trois jours, si une petite dose de médecine lui est administrée, il reviendra à la vie. C'est peut-être le remède employé par Hwa To, qui anciennement était capable d'ouvrir les intestins et de purger l'estomac pour guérir des malades ⁽¹⁾. »

En France la superstition s'est encore accrue : maintenant la plante se plaint quand on l'arrache et malheur à qui entend ce cri plaintif. Il faut se boucher les oreilles. Dans son *Bestiaire Divin* Guillaume Le Clerc nous dit :

« Mandagloire est une erbe fière ;
Nul autre n'est de sa manière..
Si dit l'un, quand elle est coillie
Quele se plaint et bret et crie ;

(1) LAUFER. — *La mandragore in T'oung Pao*, cap XVIII, p. 30. Leyden, 1917.

Et se aucun oiet le cri
Mort en serait et malballi
Mes cils qui la coillent, le font
Si sagement que mal n'en ont ⁽¹⁾. »

La littérature de cette époque prouve que l'anesthésie n'était pas considérée comme impossible. Pour n'en citer qu'un seul, Boccace, dans son *Décameron*, fait allusion et à la méthode d'inhalation et à la méthode d'absorption. Dans un de ses contes, un pharmacien, nommé Grampaolo Spinelli, est possesseur, entre autres secrets, d'une drogue dont il suffit de respirer les vapeurs pour s'endormir paisiblement.

Dans une autre de ses nouvelles il insiste plus longuement sur un certain liquide soporifique, en effet la croyance populaire veut, de préférence, que l'agent somnifère soit une potion : une eau endormante ou un vin soporifique. Voici donc l'histoire :

Un certain Mazzeo de la Montagne, chirurgien célèbre à Salerne, opérait ses malades après leur avoir fait prendre un anesthésique qu'il préparait lui-même. Ce Mazzeo avait commis la faute de prendre femme à un âge avancé ; sa jeune épouse prenait ses divertissements aux dépens d'autrui.

Or, un jour, le chirurgien eut l'occasion de voir un malade qui avait une jambe toute pourrie, auquel

(1) C. HIPPEAU. — *Le Bestiaire divin*, par Guillaume Le Clerc de Normandie, trouvère du XIII^e siècle, publié d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, avec une introduction sur les bestiaires, volcraires et lapidaires du moyen âge, considérés dans leurs rapports avec la symbolique chrétienne. Caen, 1852, p. 295.

il fallut la couper pour enlever un os tout gangrené. Maître Mazzeo craignant que le malade ne put supporter la douleur de l'opération résolut de l'endormir avec une eau dont il avait seul le secret. Il se mit aussitôt à distiller cette eau et, après qu'il en eut une quantité suffisante, il la mit dans une fiole qu'il posa sur la fenêtre sans dire à personne ce que c'était.

Appelé dans une localité voisine, il dut remettre l'opération au lendemain; pendant son absence la belle appelle son galant qui, pris d'une soif ardente et ne trouvant dans la chambre d'autre eau que celle de la fiole, l'avale jusqu'à la dernière goutte. L'eau fit son effet et notre homme s'endormit un moment après. La dame, surprise, le secoua pour le réveiller, mais sans résultat; elle se met à lui pincer le nez et à lui arracher par douzaine les poils de la barbe. Elle n'en est pas plus avancée : pas le moindre signe de vie, de sorte qu'elle commence à croire qu'il est mort. Elle l'agite de nouveau, le pince plus vivement, lui pose les doigts sur la flamme de la chandelle et voyant qu'il se brûle sans les retirer elle ne doute plus de son trépas. Elle le place dans un coffre, où il ne se réveille que le lendemain, « un peu avant le jour, le corps brisé, moulu, et la tête étourdie... »

CHAPITRE IV

LA RENAISSANCE

Le rayonnement d'un grand nom vient de clore l'histoire des anesthésies au Moyen-Age. Il semble que les récents progrès de l'imprimerie vont encore accentuer le mouvement et l'époque de la Renaissance débute pleine de promesses. Malheureusement l'admirable effort des siècles derniers est bientôt dévié de son but thérapeutique. Accaparées par les charlatans et les exploiters de la crédulité publique, les solanées vireuses et les ombellifères toxiques qui, nous l'avons vu, constituaient la base des éponges somnifères, échappent pour ainsi dire aux médecins.

La découverte de Gutenberg, qui aurait dû hâter le triomphe de l'anesthésie chirurgicale, l'a au contraire retardée. Les livres, en enseignant ces formules sensorielles, ont encouragé les « *basteleurs* » à exploiter l'ignorance, la faiblesse ou les passions humaines. Les modernes inventeurs du vol et du viol au chloroforme ont eu leurs précurseurs dans les donneurs

de philtres, dont le but était, non pas de rendre amoureux, mais de livrer, sans défense au séducteur, l'objet de sa convoitise.

L'emploi des agents somnifères par les imposteurs, souvent dans un but coupable, suffisait à les discréditer auprès des médecins, à une époque où le simple soupçon de sorcellerie équivalait à un arrêt de mort. C'est ainsi que Savonarole craint de faire connaître la recette de sa puissante eau somnifère. On pourrait en faire mauvais usage, dit-il, je ne l'apprends qu'aux personnes « *conscientia graves* ».

La formule de Guy de Chauliac se répand bien dans tous les milieux médicaux français grâce aux dix éditions de Jehan Canappe, de 1538 à 1609, aux dix-sept éditions de Laurent Joubert, de 1579 à 1659, aux neuf éditions de Falcon, de 1515 à 1658, et aux deux éditions de Mengelousaulx, de 1612 et de 1683. Un autre livre, *Magie naturelle*, de J.-B. Porta, contribue surtout à l'introduire parmi les magiciens. Les éditions se succèdent rapidement. La première date de 1558; elle paraît à Naples et comprend trois volumes. L'auteur est alors âgé de 17 ans. Perfectionnant son œuvre, il fait publier à Anvers une seconde édition en quatre volumes, à peine deux ans plus tard. En 1589 il donne à Naples une troisième édition. Le nombre des volumes est porté à vingt. Toute sa vie, Porta persiste donc dans les opinions qu'il y affiche. Il est connu de tout le monde savant par ses remarquables travaux de physique, d'optique et d'histoire naturelle; son livre fait sensation et obtient

presque un succès de scandale. La notoriété de l'auteur nous permet d'attacher une grosse importance à ses révélations.

Or, le savant napolitain consacre plusieurs paragraphes aux somnifères. Il cite d'abord les préparations pour l'usage interne où la distillation joue un certain rôle. Il y a au moins quatre procédés.

D'abord il fait distiller à l'alambic de l'opium et des gousses d'ail, préalablement délayées dans l'eau. Il donne cette eau distillée en boisson aux patients qu'il désire endormir.

Ou bien il distille de la même façon une macération de mandragore et donne à boire le produit distillé. Il fait remarquer que de cette façon le malade ne sera pas indisposé par l'odeur vireuse de la solanée.

Il délaie aussi de l'opium dans de l'eau de laitue, avec des fruits de datura et des graines de jusquiame. Il soumet l'ensemble à la distillation. Le distillatum mis de côté, il dessèche le résidu et le pulvérise. Il mélange ensuite cette poudre avec le distillatum. C'est ce breuvage qui est administré pour procurer le sommeil.

Enfin, faisant des restrictions au sujet de l'utilisation de ce troisième médicament qu'il considère comme dangereux, il préfère employer un mélange d'opium, de semences de pavot, d'eau de mandragore et d'ail ⁽¹⁾.

Dans un autre paragraphe il aborde l'anesthésie

(1) J.-B. PORTA. — *Magix Naturalis*, p. 71.

par inhalation grâce à une pomme somnifère. Celle-ci est composée de sucs de pavot, de ciguë, de semence de jusquiame, de mandragore et de lie de vin. On y ajoute un peu de musc à cause de l'odeur désagréable de l'ensemble. Du tout, on confectionne une boule de dimension telle qu'on la puisse tenir dans la main, pour l'appliquer contre les narines jusqu'à production du sommeil. Parfois on provoque l'anesthésie en allumant la boule et en respirant la fumée qui se dégage. Il fait remarquer que la réussite de l'expérience dépend du moment et de la disposition des individus. Pour faire cesser le sommeil il faut frotter les tempes, le nez et le testicule du patient avec du vinaigre ordinaire ou distillé ⁽¹⁾.

La pomme somnifère de Porta, si elle n'était pas utilisée immédiatement, perdait peu à peu de sa force. Il lui vint à l'idée d'en extraire une essence qui, dans des conditions déterminées, conserverait toujours ses propriétés. Dans sa troisième édition il parle en effet d'une quintessence qu'il faut conserver dans des vases de plomb hermétiquement clos. Sans cela le médicament perdrait de sa valeur. Au moment de faire dormir le patient, après avoir enlevé le couvercle, il prescrit de porter le vase sous les narines et de faire respirer le produit volatil jusqu'à production du sommeil. Celui-ci se manifeste vite; il est si profond qu'il est difficile d'en faire sortir le patient. Porta a constaté que ce dernier, dès son réveil,

(1) J.-B. PORTA. — Loc. cit., pp. 71-72.

n'éprouve aucune lourdeur de tête, aucun trouble, ce qui est un avantage sur l'inhalation de la pomme soporifique; de plus, la personne n'a aucun souvenir de l'expérience ⁽¹⁾.

Le botaniste napolitain semble préférer la méthode d'anesthésie par odoration, puisqu'il s'attache à la perfectionner. Sa pomme somnifère n'est en somme qu'une présentation différente des éponges des écoles ecclésiastiques. Le mode de réveil est semblable. La quintessence marque un réel progrès et devait même être supérieure aux éponges du xv^e siècle.

Dans les préparations pour l'usage interne, Porta cherche aussi à apporter quelques améliorations : il distille à l'alambic et ajoute de l'ail. Dans la dernière édition en particulier il insiste beaucoup sur la nécessité de cette addition afin d'éviter les accidents. Ceci est nouveau.

A cette date de nombreux textes traitent de ces médicaments, principalement du vin de mandragore, mais la plupart ne sont que la traduction de Dioscoride. Les *Commentaires* du médecin anazarbien par Matthiolo sont bientôt transcrits dans toutes les langues.

La première traduction française, due à Jean des Moulins, paraît en 1579. En voici un passage :

« Aucuns font cuire les racines (de mandragore) en vin jusques à la consommation de la tierce partie.

(1) J.-B. PORTA. — *Magiæ Naturalis*, troisième édition, p. 323.

et gardent cette décoction purifiée, de laquelle ils donnent 12 drachmes et 4 scrupules pour faire dormir, pour apaiser les douleurs et devant que couper ou brusler quelque membre afin qu'on ne sente les douleurs.

« ...On fait du vin de l'escorce de la racine dans décoction comme s'ensuit. On met 48 onces de cett' escorce dans 108 livres de vin doux. On en donne 5 onces à ceux ausquels on veut brusler ou couper quelque membre, comme dit est : car ils ne sentent aucune douleur, estans tous assoupis et estourdis. »

« On dit qu'il y a une autre espèce de mandragore nommée morion... On dit que si on en mange le poids de 1 drachme avec du pain ou avec quelque viande que ce soit, fait perdre le sens, de sorte que qui l'aura mangée demeure sans aucun sens en entendement trois ou quatre heures après. Les médecins en usent, quand ils ont besoin de couper ou brusler quelque membre ⁽¹⁾. »

Vers la même date Charles de l'Escluse s'exprime ainsi : « Le vin auquel on a mis tremper la racine de mandragore faict dormir et appaise toutes douleurs, parquoy on le donne profitablement à ceux auxquels on veut couper, sier ou brusler quelque partie du corps, à fin qu'ils ne sentent la douleur. La flaireur des pommes (baies) faict dormir, mais beaucoup mieux le jus d'icelles prins au dedans ⁽²⁾. »

(1) Jean DES MOULINS, docteur en médecine. L. IV, chap. LXXI, p. 602.

(2) REMBERT DODOENS, médecin de la ville de Malines. — His-

Dans la traduction qu'il donne du livre de Barthélemy de Glainville, sous le titre assez singulier de *Propriétaires des Roses*, J. Corbichon dit en termes expres que si l'on donne de l'écorce ou de la racine pulvérisée de mandragore, dans du vin, à une personne souffrante, la douleur se calmera aussitôt et l'on pourra lui couper bras et jambes sans qu'il le sente ⁽¹⁾.

Ambroise Paré, le plus grand chirurgien du xvi^e siècle, parle de la mandragore comme ne s'employant plus. « La mandragore, dit-il, prise en quantité excessive est venimeuse, et de sa racine et de son fruit; elle assoupit les sens, elle rend les hommes lasches, tristes, mornes et sans aucune force, et fait que les patients, après avoir bien crié et s'estre bien tourmentez, s'endorment en toute, telle sorte et habitude de corps que la forme de venin les aura rencon- trez et surpris, de façon que les médecins en usoient *anciennement* lorsqu'on vouloit brusler ou couper un membre, pour oster le sentiment de douleur ⁽²⁾.

Il semble pourtant connaître un mélange somni- fère, sans doute insuffisant pour les opérations, qu'il utilise afin de procurer le sommeil aux pestiférés. « Aussi on luy (prestiféré) fera sentir au nez fleurs de pavot, jusquiame, nénuphar, mandragore broyez

toire des plantes, en laquelle est contenue la description entière des herbes; nouvellement traduite du bas-aleman en français par Charles de l'Escluse, en Anvers.

(1) J. CORBICION. — *Proprietates rerum Bartholomæ Anglici*, Editur de 1548, Livre XVII, ch. C 1.

(2) Ambroise PARÉ. — *Les Œuvres*, Livre XXI, ch. XLIII, p. 504.

avec vinaigre et eau rose et un peu de camphe, enveloppez ensemble en un mouchoir; et soient tenus assez longtemps contre le nez, afin que l'odeur se puisse communiquer au cerveau et par ce moyen soit provoqué le dormir. »

En Orient la mandragore restait en usage pour obtenir l'abolition de la sensibilité comme en témoigne le passage suivant de Bodin :

« On peut bien endormir les personnes avec la mandragore et autres breuvages narcotiques en somme que la personne semblera morte, et néanmoins il y en a qu'on endort si bien qu'ils ne se réveillent plus, et les autres ayans pris tels breuvages dorment quelquefois trois ou quatre jours sans esveiller, comme on fait en Turquie à ceux que l'on veut chastrer, et se pratiqua à un Gasion du bas Languedoc estant esclave, qui depuis fut r'acheté ⁽¹⁾. »

Guillaume Bulleyn, dans son *Book of simples*, raconte que les chirurgiens se servent du suc exprimé de mandragore pour faire sans douleur l'opération de la pierre.

A Rome, Brasavola recommande d'employer les racines de mandragore bouillies dans du vin pour les douleurs très vives et les amputations. « Il ne faut pas mépriser les feuilles de cette plante, qui peuvent servir très bien, dit-il. On peut aussi faire du vin de mandragore sans bouillir l'écore des racines si l'on

(1) BODIN. — *La Démonomanie des Sorciers*, Livre II, p. 247.

a soin de prendre du vin doux et d'y ajouter un tiers de racine en poids. »

La popularité de la mandragore n'était nullement diminuée à la Renaissance, les superstitions qui s'y attachent sont au contraire plus nombreuses. Matthiolo, dans ses Commentaires, les rapportent sans y ajouter foi.

« Au fait ce ne sont que fables, ce qu'on dit que les mandragores ont leurs racines faites à mode d'une personne, comme ces bonnes vieilles pensent auxquelles aussi on a donné d'entendre qu'on ne les peut tirer qu'avec grand danger de la vie : et qu'il convient d'attacher un chien aux dites racines, pour les arracher et s'estoupper de cire ou de poix les oreilles, de peur d'ouyr le cri de la racine, qui feroit mourir ceux qui fouyroyent, si davanture ils oysoyent le dit cri. Car ces racines que ces trompeurs vendent qui sont faites à la mode du corps de la personne et lesquelles ils maintiennent estre singulières pour faire avoir d'enfant aux femmes stériles, sont artificielles; et sont faites de racines de roseaux, de couleuvre et de plusieurs autres racines semblables. Car ils entaillent et engravent esdites racines encore vertes, les formes tant d'homme que de femme : et es lieux, où il faut qu'il y ait du poil, ils y fichent et plantent de grains d'orge, ou de millet. Puis les ayant enterrées, ils couvrent ces racines de sable et les laissent jusques à ce que l'orge ou le millet ait prins racine : ce qui se fait en moins de trois semaines. Puis ils déterrent lesdites racines; et coppent avec un tranche-plume

bien tranchant et bien pointu, les racines que ces graines ont jetées; et les accoustrent et coppent de sorte qu'elles sont faites à mode de cheveux et de barbe, et représentent toute autre sorte de poils qui vient sur le corps ⁽¹⁾. »

Jean Wier essaye de donner l'origine de cette fameuse plante.

« Les vertus que l'on raconte estre en ce petit bonhomme ainsi fait et forgé sont estranges : Ils disent qu'il est engendré dessous un gibet, de l'urine d'un larron pendu, et qu'il a de grandes puissances contre les tempêtes et je ne say quelles autres calamitez ⁽²⁾. »

Le pharmacien Laurens Catelan, de Montpellier, nous donne plus de détails sur cette étrange genèse.

« Laquelle plante ne provient pas, au dire de quelques-uns, par la voye de transplantation, où de graine, de mesme que les autres plantes, mais d'une façon et origine toute estrange et extraordinaire.

« A scavoir du sperme de homes pendus es gibets, ou escrasez sur les roues, comme Dalechamp en son grand herbier, après Levinus Lemnius le rapportent, qui se liquefiant et coulant avec la graisse, et tombant goutte à goutte dans la terre (qui sans doute par la fréquence des corps pendus, doit estre grasse et unctueuse, comme celle d'un cymetière) produit ainsi celle plante de mandragore, le sperme d'un homme,

(1) MATHIOLI. — *Commentaires sur Dioscoride*, Edition de 1549, p. 539.

(2) JEAN WIER. — *Histoire, disputes et discours des illusions et impostures des diables*. Edition 1885, p. 123.

faisant en ce rencontre, pour produire cette plante, l'office et l'effet de graisse; ce qui ne pourroit pas advenir, comme je croy, du corps d'une femme quand meme il y auroit esté attachée, ou escrasée, parce que sperme femme ne peut pas estre seul prolifique, comme celuy de masle ⁽¹⁾. »

Les contes deviennent même si fantastiques que certains auteurs restent sceptiques. Jean de Renou écrit en 1626 :

« J'ay cru jusques à présent que quelques vieilles sorcières eussent forgé en leur cerveau toutes les sornettes qui se disent de la mandragore, leur en ayant ouï souvent conter merveilles; mais depuis peu de temps en çà je me suis prins garde que ces vieilles resveries sont sorties de la boutique de plusieurs auteurs qui les ayant apprises d'autrui sont esté si crédules et si niais que de les inserer dans leurs escrits... Ce sont vrays contes à dormir debout, desquels les charlatans ont accoutumés de se servir pour appi-geonner et tromper les idiots. »

Shakespeare, qui a parlé de tout, a aussi parlé des agents anesthésiques. Il a dépeint de la manière la plus pittoresque les effets produits par des breuvages subtils. Lorenzo dit à Juliette :

« Les paupières s'abaisseront comme à l'instant

(1) CATELAN LAURENS, pharmacien à Montpellier. — *Rare et curieux discours de la plante appelée Mandragore, de ses espèces, vertus et usages. Et particulièrement de celle qui produict représentant de figure le corps d'un homme; qu'aucuns croyent celle de Joseph, appelé Baaras et d'autres les Teraphins de Laban, en l'Ecriture Sainte.* Paris, 1639.

où la mort ferme les yeux à la lumière. Chaque partie de ton corps privée du principe qui l'anime, paraîtra raide, inflexible et froide comme dans le trépas, tu resteras 42 heures sous cette image d'une mort parfaite. Le temps passé tu te réveilleras comme d'un sommeil agréable. »

Puis après la mort de Roméo, le même Lorenzo ajoute :

« Moi, usant des secrets de mon art, je lui donnai un breuvage assoupissant, il a répandu sur elle une image parfaite de la mort ⁽¹⁾. »

Dans Cymbeline, voici une autre allusion :

« Mais il n'y a aucun danger dans la mort apparente que donnent ces préparations. Elles ne font qu'assoupir, engourdir les sens, suspendre pour un temps les esprits qui après renaissent plus frais et plus actifs. »

Georges Foy ⁽²⁾ signale dans un article, que Shakespeare nomme même la plante utilisée, quatre fois sous le nom de *mandragore*, faisant allusion à ses propriétés médicales, deux fois sous le nom de *mandrake*, faisant allusion aux superstitions vulgaires. Il est bien certain que des breuvages narcotiques destinés à provoquer une léthargie capable de simuler la mort, étaient usités à l'époque où furent composées ces œuvres dramatiques. La mandragore était un des principaux agents, mais on en connais-

(1) SHAKESPEARE. — *Roméo et Juliette*.

(2) Georges Foy. — *Anæsthetics, in the Dublin Journ. of Med. Science*, année 1888, T. LXXXVI, p. 290.

sait d'autres. Le médecin de François 1^{er}, Hierosme Fabrice d'Aquapendente, conseille de ne recourir aux stupéfiants qu'avec prudence et modération, et il ajoute :

« Nous pouvons mettre au même rang, selon l'opinion de Dioscoride, *la belladone*, le suc de laitue sylvestre, le suc de pavot noir, la pierre de memphis, le vin de mandragore et autres semblables. »

La pierre de memphis est citée par Bouchet :

« D'autres ont écrit que si on prend une pierre du Grand Caire, qu'on la pulvérise, et qu'on en fasse une pâte avec du vinaigre, et, que l'on en enduise la partie qui doit être coupée et brûlée, le malade ne sentira que peu de douleurs et de malaises ⁽¹⁾. »

Toutefois cette fameuse pierre, ainsi que l'affirme Valerius Cordus en 1549, dans ses annotations sur Dioscoride, est introuvable à cette époque ⁽²⁾. Matthioli, de son côté, regrette vivement sa disparition :

« La pierre memphitique ne s'apporte point d'Egypte que je sache, combien que nos chirurgiens en auroient bien besoin et surtout quand il est question de couper un membre entièrement. »

En somme, les agents anesthésiques n'ont pas varié depuis l'époque précédente. Après le médecin du roi, Jean Wier donne une énumération des plantes utilisées pour provoquer le sommeil :

(1) Guillaume BOUCHET, seigneur de Browrurd. *Les Séries Recueil de plaisanteries*, 1545.

(2) VALERIUS CORDUS. — *Annotations sur Dioscoride*, « Memphites circa memphim urbem Ægypti invenitur », *Hodie vero omnino incognitus est*, p. 532.

« Ainsi doncques, il y a plusieurs plantes connues par ceux qui entendent les choses naturelles : comme l'yuraye, l'herbe que les Italiens nomment *Belle done*, l'opium, l'hyoscyame, la ciguë, les espèces de pavots, la morelle furieuse, et plusieurs autres, par lesquelles l'entendement est osté, ou du tout troublé; tellement que celui qui en usera semblera estre fol en parlant, en oyant et en respondant : ou bien il tombera en un profond sommeil par l'espace de quelques jours ⁽¹⁾. »

La liste s'allonge d'un nom nouveau, à moins que la belladone, dont parlent Fabrice d'Aquapendente et Wier ne soit autre chose que la morelle qui figure dans les éponges du Moyen-Age. Tel est l'avis de Dunal, l'auteur de *l'Histoire des Solanum* et de la remarquable monographie des solanacées. Pour lui, la morelle n'est qu'alimentaire et les propriétés sédatives, voire toxiques, qui lui ont été attribuées, doivent être rapportées à la Belladone. « Il est fort à présumer, dit-il, que l'*Atropa belladonna*, dont les diverses parties ont une action vraiment délétère sur l'économie animale, était rangée parmi les *Solanum* par les botanistes antérieurs à Tournefort, et que, par suite, elle a conservé ce nom dans les pharmacies. L'action de cette plante aurait été attribuée aux morelles, par les uns, à cause du défaut de la connaissance des espèces, par les autres, parce qu'ils auraient admis, sans examen, l'identité des propriétés des

(1) Jean WIER. — Bibliothèque diabolique. — *Histoires, Disputes et Discours*, t. I, p. 380.

espèces d'un genre mal défini. » Si nous nous attardons à ce qui pourrait sembler des subtilités des botanistes, c'est parce que dans un passage fort intéressant, Porta cite la *morelle endormante*, et les effets produits sont ceux de la belladone. Nous voulons d'ailleurs citer en entier ce paragraphe, car il a trait à l'onguent des sorcières. Nous ne croyons pas nous écarter de notre sujet en parlant de ces remèdes. Ils ne servirent pas dans un but thérapeutique, mais il n'en marque pas moins l'évolution, regrettable il est vrai, des agents anesthésiques à la Renaissance.

Le Jésuite Del Rio nous apprend bien que les magiciens employaient « des onguents narcotiques naturels, composés de suc de pavot, de *morelle*, de semblables plantes, lesquelles ont la vertu d'endormir et d'assoupir le sentiment ». S'appuyant sur le témoignage de Rémy, le fameux juge de Lorraine et l'un des plus célèbres brûleurs de sorcières, il ajoute plus loin : « Et nous apprend ce même Rémy, qu'elles sont accoutumées de frotter et graisser d'un onguent celui qu'elles veulent endormir. » Toutefois, Porta est le seul qui nous décrive les effets de ce médicament et nous en donne à la fois la formule.

Les sorcières faisaient bouillir dans un chaudron en cuivre la graisse d'un enfant et y ajoutaient un mélange de berle, d'acore vulgaire, de quintefeuille,

(1) Quæ quanquam ipæ superstitionis plurimum admiscunt, naturali tamen vi evenire patet intuenti : quæq. ab eis acceperim referam. Puerorum pinguedinem ahæno vase decoquendo ex aqua capiunt, inspissando quod ex elixatione ultimum novissimumq. subsidet, inde condunt, continuoque inferviunt usui, cum has

de morelle endormante, de sang de chauve-souris et d'huile. De l'onguent ainsi obtenu, elles se frottaient toutes les parties du corps jusqu'à obtenir la rubéfaction, ce qui permettait au médicament de pénétrer

immiscent eleoselinum, aconitum, frondes populneas et fuliginem vel *Aliter* sic : sium, acorum vulgare, pentaphyllon, vespertilionis sanguinem, solanum somniforum, et oleum, et si diversa commiscant, ab iis non parum dussidebunt, simul ronficiunt, partes omnes perungunt, eas antea perfricando, ut rubescant, et revocetur calor, rarumque fiat, quod erat frigore concretum : Ut relaxetur caro, aperiatur pori, adipem, adjugunt, vel oleum ipsius vicem subiens, ut succorum vis intro descendat, et fiat potior vegetiorque : id esse in causam non dubium reor. Sic non illum nocte per aera deferri videntur, convivia, sonos, tripudia et formosorum juvenum concubitus, quos maxime exoptant : tanta est imaginationis vis, impressionum habitus, ut fere cerebri pars ea, quæ memorativa dicitur, hujusmodi fit plena : cumque valde sint ipsæ ad credendum naturæ pronitates faciles, sic impressiones capessunt, ut spiritus immutentur, nil nocte diuque aliud cogitantes, et ad hoc adjuvantur, cum non vexantur nisi betis, radicibus, castaneis, et legeminibus. Dum hæc pensiculatius perquirendo operam navarem : ancipiti enim immorabar indicio, incidit mihi in manus vetula quædam, quas a strigis avis nocturnæ similitudine striges vocant, quæque noctu puerolorum sanguinem e cunis absorbent, sponte pollicita brevis mihi temporis spatio allaturam responsa : jubet omnes foras egredi, qui mecum erant acciti testes, spoliis nudata tota se unguento quodam valde perficit, nobis e portæ rimulis conspicua : sic soporiferorum vi succorum ecidit, profundoque occubuit somno, foris ipsi patefacimus, multum vapulat, tantaque vis soporis fuit, ut sensum eriperet, ad locum foras redimus, jam medelæ vires fatixunt, flaccescuntque, a somno sevocata, multa incipit fari deliria, se maria, montesque, transmeasse, falsa que depromens responsa, negamus, instat, livorem ostendimus, pertinenter resistit magis. Sed quid de eis sentiam ? dabitur alias narrandi locus, ad institutum nostra redeat oratio : satis enim prolixiusculi fuimus. Hoc præterea præmonendum censeo, ne facile experientes dilabantur, non hæc æque omnibus eventura : sed inter cæteros melancholicis, cum natura præalgida, algiosiaque sint, eorumque, vaporatio multa non sit : recte enim quæ vident percipiunt et referre possunt.

(PORTA. — *Magiæ naturalis sive de miraculis rerum naturalium*. Lib. IV. Antverpiæ MDLX, p. 85-88.)

au travers de la peau. Il s'en suivait un sommeil profond, agrémenté de songes très agréables. L'auteur à qui les assertions de transports nocturnes à travers les airs paraissent douteuses, déclare avoir vu une vieille sorcière s'endormir grâce à cet onguent, et, à son réveil, raconter des scènes magnifiques, alors que tout simplement Porta et ses amis l'avaient rouée de coups. Non seulement la vieille n'avait rien sentie, mais elle s'obstinait à n'en rien croire après qu'on lui eut montré les meurtrissures que lui avaient laissé les coups.

Ainsi l'onguent produisait une réelle intoxication due aux drogues végétales qu'il contenait. Porta en laisse une excellente observation et nous fait supposer que les récits merveilleux du Sabbat diabolique étaient eux aussi le résultat de divagations causée par l'imprégnation de la pommade dont chaque sorcière devait nécessairement s'enduire le corps, avant la cérémonie. Les caractères mêmes de cette intoxication nous permettront de soupçonner quels étaient les principes actifs utilisés. Les récits ne nous manquent point; les Inquisiteurs ont consigné tous les aveux des accusés. D'après un grand nombre d'auteurs, parmi lesquels il faut citer : Bodin, Del Rio, Boguet, Wier, Michaelis, Lancre, etc..., il est facile de reconstituer cette prétendue fête démoniaque, que nous appellerons plus prosaïquement délire d'intoxication. Toutes les déclarations, ce qui ne manqua pas d'étonner les jeuges, concordent sur les points essentiels, voici donc ce qu'était le Sabbat :

A la date fixée, le plus souvent le jeudi; la sorcière courait à la boîte aux onguents, car il fallait s'en enduire le corps pour voler au sacrifice. Dans l'obscurité de la nuit, retentissait bientôt l'appel au rendez-vous.

« Les sorciers sont convoqués par un cornet sonné par un Diable, lequel retentit seulement aux oreilles et entendements des sorciers en quelle part qu'ils soient ⁽¹⁾. »

Ainsi, prête à partir au sacrilège, la sorcière enfourchait un bâton et mettant un pied sur la crémaillère, elle prenait son élan, s'envolait par la cheminée et s'élançait dans les cieux. Au lieu du Sabbat : un carrefour, une lande déserte, tous les sujets de Satan se retrouvaient et attendaient leur maître. Une sorcière insigne se détachait de la foule et s'acroupissait près d'un pot de terre. Elle proférait des incantations, hurlait d'immondes propos et, brusquement, une nuée s'élevait du goulot de la cruche, une condensation s'opérait, la brume s'obscurcissait, prenait la forme d'un bouc et ce bouc devenait « si grand qu'il se rendait épouvantable. » C'était le diable en personne. Après une cérémonie sacrilège, suivait un banquet où les mets les plus bizarres et les plus affreux étaient servis : « crapaux, chair de pendus, charogne qu'on désensevelit et arrache des cimetières fraîchement mises sous terre, chair d'enfants non baptisés ou bestes mortes d'elles memes. »

(1) MICHELIS. — *Histoire admirable de la possession et confession d'une pénitente séduite par un magicien*. Paris, 1613.

Pourtant les convives étaient déçus et demeuraient affamés, tandis que la table disparaissait. A ce moment, une étrange musique stridait aux oreilles, et le Démon saisissant sa diablesse, ouvrait le bal, entraînant tous les autres dans une danse furieuse.

L'orchestre était composé d'instruments variés. Un petit diable tirait d'un flûte des sons aigus, un autre cadénçait sur un hautbois, une plus chaude mélodie, un tambourin scandait furieusement la mesure. Parfois, un grand tambour dominait le concert et l'accompagnait de bruits sourds comme le roulement du tonnerre.

On dansait éperdument. Ce n'étaient que danses lubriques et effrontées, prémices d'une scène d'orgie plus ignoble encore. Ce bal infâme n'avait qu'un but ; exciter à la luxure. Tout à coup, bousculant les assistants, le Diable saisissait une femme, la jetait à terre, la tenait pantelante sous lui et assouvissait, dans un spasmes horrible, l'immense désir qui palpitait dans ses flancs. L'orgie en était arrivée à son point culminant. Dans la crainte de voir se terminer la fête avant d'avoir pu épuiser toutes les ignominies et tous les stupres, les sorcières, assoifées de luxure, les nerfs rompus, tendaient encore leurs ventres convulsés, s'offrant à de nouvelles étreintes. Le diable faisait des prodiges, distribuant inlassablement les plus douloureuses voluptés. La fièvre devenait d'autant plus grande que l'heure se faisait tardive. Chacune commençait à craindre la lumière du jour, qui bientôt éclairerait l'opprobe commun. Satan lui-même, dispa-

raissait dans un nuage, il s'entourait de flammes et se consumait dans le feu.

Il ne restait de lui qu'un petit tas de cendres, qu'on se partageait bien vite. La déroute était complète. Au premier rayon de soleil, les sorcières se retrouvaient transportées chez elles. Elles étaient lasses, harassées de fatigue, mais déçues toujours, inassouvis encore, et frémissantes déjà à l'idée du prochain Sabbat.

Puisque, selon les dires de Porta, la belladone figurait dans les préparations des sorcières, il y a lieu de rechercher tout d'abord si ces récits ne présentent pas quelques analogies avec les observations relatives au sujet de certaines intoxications belladonnées. Le docteur Imbert Gourbeyre, dans son livre intitulé *Recherches sur les Solanum des Anciens*, atteste que par dessus tout, la belladone est la plante aux visions : visions agréables ou effrayantes. Dans leurs hallucinations, les empoisonnés voient des animaux de toutes sortes : chevaux, chiens, chats, souris, papillons; d'autres fois des objets fantastiques; spectres, revenants. Parfois ils semblent absorbés dans des visions merveilleuses qui les enchantent et ils paraissent plongés dans un état d'extase et de bonheur inexplicable.

Précisément le diable se manifestait presque toujours sous la forme d'un animal; c'était tantôt un gros mouton noir ⁽¹⁾, tantôt un bouc ⁽²⁾ ou bien un

(1) BOGUET. — *Discours des Sorciers*, XV.

(2) LAURE. — *L'inconstance des mauvais anges*, II, Disc. 3.

taureau, un cheval volant, un chien ⁽¹⁾. Il est bien probable que les énigmatiques lycanthropes n'étaient eux-mêmes que des manifestations de cette zoopsie belladonnée.

L'*Atropa belladonna* était certainement associée à la jusquiame, bien que Porta n'en fasse pas mention. Nous avons été amenés à faire cette supposition parce que des fumeries de jusquiame, ouvertes quelque temps en France, permettent de faire un curieux rapprochement entre les sensations recherchées par les fumeurs et les confessions publiques des sorciers. Voici comment se manifeste l'intoxication à la jusquiame. C'est d'abord une certaine lourdeur de tête et des bruits d'oreilles rappelant le son lointain et tintinnabulant de mille petites clochettes. Suit une sensation extraordinaire de lucidité intellectuelle, accompagnée d'une sensation de légèreté physique, avec cependant engourdissement des extrémités. Bientôt surviennent des idées de transformations corporelles : les membres semblent de verre. L'esprit n'établit plus les rapports perspectifs et géométriques des objets et du moi. L'activité hallucinatoire est très grande et se traduit par des visions terrifiantes et des mirages kaléidoscopiques qui se partagent le ravissement du dormeur. Des sensations sexuelles voluptueuses s'observent fréquemment. Le réveil se produit sans fatigue autre qu'une certaine lourdeur de tête et de la céphalée occipitale.

(1) DEL RIO, *Op. cit.* II, 16.

N'est-ce pas là une explication suffisante du « *cornet sonné par le diable* » et de l'orchestre satanique aux notes discordantes. Quant au fameux bâton qui était nécessaire pour chevaucher au milieu des nuées par les nuits sans lune, il n'avait d'autre but qu'orienter le délire. L'imagination brochant sur ce thème, a donné naissance à la fable des prétendues débauches du Sabbat. Les procès-verbaux où sont soigneusement consignés tous les détails des enlacements amoureux avec le Diable, ne relatent en somme, que des divagations érotiques dont le point de départ était simplement le contact un peu trop intime d'un manche à balai!

Selon toutes probabilités, les hallucinations visuelles de la belladone s'ajoutaient aux hallucinations auditives de la jusquiame dans la recherche de sensations voluptueuses.

Si l'on pouvait invoquer la synonymie comme argument, il est bien certain que les différents noms qui servirent à désigner la belladone en Allemagne, sont assez significatifs. On trouverait : *Tollkirsche*, la cerise qui rend fou, *Tollbeere*, *Tollwurz*, *Irrebeere*, tous noms qui se rapportent au délire, on trouve même : *Teufelsbeere*, la baie du diable. Le nom de symphonica, donné au moyen-âge à la jusquiame, traduit les sensations du début de l'intoxication. L'appellation grecque de pythonion et romaine d'Appolonia, prouve qu'elle était usitée par les pythonises. Son destin était de demeurer dans l'autre des sorcières! L'étymologie elle-même viendrait à notre secours.

Bodeus, à Stapel en a donné une concernant le mot de Belle Done, basée sur les visions agréables qu'elle procure. « C'est, dit-il, parce que de belles femmes et de belles jeunes filles apparaissent pendant le sommeil ⁽¹⁾. »

Une autre plante était susceptible de déterminer une démence du même ordre, si l'on croit Dalechamp. Il s'agit du datura :

« Les putains de ce païs là ont une mauvaise coutume qu'elles font boire pour leur plaisir aux hommes demie-dragme de cette graine pulvérisée avec du vin, ou autre liqueur qui leur vient plus à propos, laquelle rend les pauvres gens qui en ont beu hors de sens par un long espace; tellement qu'ils rient, ou pleurent, ou dorment. Bien souvent, ils parleront aux personnes et répondront comme s'ils n'estoient point troublez, combien qu'ils le soyent vrayment, et ne cognoissent pas ceux avec lesquels ils parlent, et après estre revenus à soy, ils ne se souviennent aucunement des propos qu'ils ont tenus. Or il y en a de si stilées à scavoir donner ce breuvage, qu'elles osteront le sens à une personne pour autant d'heures qu'elles vou-

(1) Quod in somnis pulchras virgines feminasque ostendit (*Théophraste historiam plantarum*, Anesnelodani, 1644).

Il est vrai qu'une autre étymologie est possible; les Italiennes employaient la belladone comme cosmétique contre les rougeurs de la face. Nous serions donc redevables de l'emploi thérapeutique de cette plante dans l'érysipèle et autres affections de la face (acné, furoncles)... aux coquettes du xvi^e siècle.

dront. Et de ce fait, j'en pourrois alléguer plusieurs exemples que j'ay veu et ouy raconter ⁽¹⁾. »

Il est beaucoup moins sûr que cette plante ait été employée dans la préparation de l'onguent. Mais ce qui nous confirme dans notre opinion relativement à la belladone et à la jusquiame, c'est qu'il existait une liste des signes permettant de reconnaître un véritable possédé. Cette énumération reproduit tous les symptômes des intoxications causées par ces deux plantes: dysphagie, pesanteur des membres, ptosis, strabisme mydriase, et enfin délire. Rien ne manque.

En voici certains, énumérés par Baptiste Cochondrus :

S'il perd l'appétit et qu'il vomisse ce qu'il a pris de viande; s'il a l'estomac comme retrecy et resserré et qu'il lui semble avoir au dedans je ne sais quoi de pesant, ou bien s'il y sent quelque morceau qui monte le contremont de l'œsophage et par après retourne en son premier lieu, et qu'il ne puisse avaler lorsqu'il est en la partie supérieur, ains que de soi-même il se reglisse subitement le contre-bas

..... S'il a les membres et parties du corps comme liées

..... S'il se sent hébété d'esprit et se plaist à dire des folies et fadaises.

..... S'il a les paupières tellement serrées qu'à peine il puisse ouvrir les yeux et cependant qu'il ait

(1) *Histoire générale des Plantes*, de DALECHAMP, traduite en français, par Jean des Moulins, Lyon MDCLIII, lib. V, ch. XXXVI, p. 535.

les yeux fort clairs et transparents. S'il regarde de travers. S'il lui semble voir quelque fantôme ou nuée

Les médecins n'étaient pas seuls à avoir dressé une liste. Les théologiens avaient eux aussi leurs signes. Parmi ceux-ci nous trouvons :

..... S'il se trouve perclus de tout ses membres demeurant perpétuellement endormy et comme mort.

Il est curieux, qu'égarés par la manifestation d'un délire qu'ils ne rapportaient pas à la vraie cause, théologiens et médecins aient cherché dans les Ecritures et la mystique l'explication de ces phénomènes. Pourtant la belladone avait depuis longtemps, attiré l'observation populaire. Entre autres, la propriété qu'elle possède de resserer la gorge était utilisée pour faire des farces aux pique-assiettes du temps. On leur en donnait avant le repas et bientôt la dysphagie se produisant, les infortunés convives assistaient au repas sans pouvoir rien avaler. Calcéolaire, pharmacien botaniste de Vérone, mit Matthiole au courant de cet amusement toxicologique : Lobel, Gesner, le premier médecin qui en ait risqué l'emploi interne chez l'homme, Porta et autres ne manquèrent pas d'en parler.

Peut-être avons nous paru nous éloigner de notre sujet en nous arrêtant longuement sur le délire causé par l'onguent des sorciers. Nous l'avons fait dans le but d'identifier les plantes qui entraient dans sa composition et parce que concurremment à cette action délirante, il possédait de réelles propriétés anesthésiques. L'usage répété de ces pommades avait cer-

tainement amené chez eux un état d'insensibilité peu croyable ainsi qu'en témoignent certains auteurs.

Claude Lebrun de la Rochette ⁽¹⁾ conte avoir vu lui-même un brigand, d'une taille colossale, appelé *Grand François*, s'endormir sur le chevalet; à force de le tenailler, on lui emporta les pouces des deux pieds, sans qu'il parut endurer la moindre souffrance. Un des complices ayant alors révélé au juge que le patient avait absorbé du savon pour « stupéfier les nerfs » et que le vin était l'antidote de ce soporifique, on lui en fit avaler et alors il se reconnut coupable et fut roué avec ses trois compagnons.

« Beaucoup de sorcières endurent les tourments avecques une grande obstination, dit Del Rio, meunies, comme l'on dit, du remède ou sort de *taciturnité*; lequel sort on tient estre composé du cœur ou aultres membres d'un enfant non baptisé, meurtry cruellement et violement et puis réduit en poudre, de laquelle esparpillée sur le corps ou secrètement elles empruntent la force et la vertu de leur silence ⁽²⁾. »

Bien entendu on crut encore qu'il y avait la-dessous une machination diabolique.

« Il a esté remarqué qu'ils regardent toujours contre terre, et qu'ils barbottent je ne scay quoy quand le juge parle à eux; ce qui fait croire que ce pendant ils communiquent avec le Diable pour

(1) CLAUDE LEBRUN DE LA ROCHETTE. — *Le procès criminel*, Rouen, 1611. Il faut voir aussi Chassagnac, in *la Médecine Contemporaine*, 1861.

(2) DEL RIO. — *Op. cit.*, V, IX.

prendre avis de lui sur les responses qu'il leur convient faire ⁽¹⁾. »

Tout porte à croire que cette insensibilité était acquise par les frictions antérieures, les principes actifs de l'onguent ayant pénétré la peau et imprégné le tissu cellulaire sous-cutané. D'ailleurs les juges soupçonnaient bien le fameux onguent; les sujets condamnés à la torture étaient dépouillés de tous leurs vêtements, même de leur chemise. Ils étaient minutieusement examinés sur tout le corps. On les lavait à l'eau chaude, on leur raclait la peau, on examinait leur nourriture, on vidait leur intestin à l'aide de lavements. En dépit de tout, il y en avait qui somnolaient et ne paraissaient rien sentir.

L'observation de Porta et cette taciturnité prouvent surabondamment que les magiciens étaient bien en possession d'un onguent capable de provoquer l'insensibilité pendant les actes chirurgicaux, si on l'avait voulu.

Sans s'en douter, par des frictions plus ou moins violentes et prolongées, ces gens obtenaient la pénétration du topique et devançaient ainsi les procédés modernes plus complets et plus rapides, il est vrai, de la méthode endermique.

Les Inquisiteurs, qui eurent à réprimer la sorcellerie ne manquèrent pas d'être jugés très sévèrement, à notre époque où l'on se vante de ne plus connaître de sorciers. Pour beaucoup les magiciens n'étaient

(1) BOGUET. — *Instruction*, art. XII.

que des fous, auxquels, selon l'opinion de Montaigne, il eut mieux valu « ordonner de l'ellebore que de la ciguë. » Et l'on s'empresse de représenter comme de cruels barbares les juges de l'Inquisition qui, par fanatisme religieux, auraient fait brûler de pauvres malheureux plus ou moins atteints de mélancolie anxieuse ou de confusion mentale. Bien mieux, certains prétendent que la doctrine diabolique est née dans le cerveau subtil de théologiens érudits. La sorcellerie aurait été créée par l'Inquisition ! Le paradoxe est assez joli.

Comment expliquer autrement que par une intoxication de même nature, la similitude des aveux. Qu'on aille dans les Flandres, au pays de Labour, en Savoie ou en Picardie, partout les accusés révèlent les mêmes pratiques. Presque tous sont des paysans incapables d'avoir lu ou connu ce qui s'est passé ailleurs, tellement les relations sont difficiles entre pays. En réalité, ces misérables étaient des toxicomanes. Les scènes orgiaques du Sabbat n'existaient pas plus que les paysages merveilleux entrevus par les fumeurs d'opium. La folie qui a été invoquée pour leur servir d'excuse, était semblable à celle des morphinomanes et cocaïnomanes qui, de nos jours, peuplent les asiles. Avec cette différence toutefois, que leur manie devenait criminelle, car, à côté des principes actifs dont nous venons de parler, entraient dans la préparation de nombreuses substances inertes : sang de chauve-souris, suie, graisse de nouveau né, auxquelles la superstition donnait peut-être plus de valeur qu'aux sucres végétaux et pour se les

procurer, les sorcières ne reculaient pas devant le meurtre. Tout ceci pour éprouver les sensations voluptueuses d'une intoxication dont le besoin impérieux se faisait sentir à des intervalles de plus en plus courts. Pour posséder la fameuse « *gresse* », la sorcière se livrait au rapt des petits enfants ou se doublait d'une faiseuse d'anges. La Voisin (la dernière des Grandes Sorcières qui hantèrent l'esprit de Michelet), avoua qu'elle avait détruit « les corps de plus de 2500 enfants nés avant terme ⁽¹⁾. »

A l'époque de la Renaissance, les agents somnifères tombés entre les mains de gens sans scrupules sont employés dans des buts inavouables. Le bel effort des siècles précédents est anihilé. Un épisode de l'histoire de la médecine à Troyes, rapporté par le Docteur Guichet, fait entrevoir l'opinion que les médecins avaient, à cette époque, des anesthésiques.

Le tribunal de Troyes reçut, vers 1651 une « revendication des médecins contre le chirurgien Bailly qui donnait de son chef aux malades, des remèdes internes pour les endormir et apaiser la sensibilité à la douleur pendant les opérations. » Ce Nicolas Bailly, assez audacieux pour lutter contre l'autorité et le privilège de l'antique communauté des médecins de Troyes, s'était installé dans cette ville vers l'année 1640. Il y avait ouvert une boutique de *barberie*, à l'encontre de *Saint-Come et Saint-Damiens*, et s'y livrait à l'exercice de son art. Il prenait d'ailleurs le

(1) FRANTZ FUNK BRENTANO. — *Le drame des poisons*, p. 126.

titre de maître barbier et chirurgien de longue robe de la Faculté et Université de Paris. C'est dire qu'il pouvait exercer dans toutes les villes du royaume.

Vers la fin de 1650, Belin, de la communauté des médecins de Troyes, commence à s'inquiéter de l'audace de Nicolas Bailly, à qui peut-être même quelques succès commençaient à donner une certaine notoriété. Il s'adressa à Guy Patin, qui portait aux chirurgiens, alors toujours enclin à franchir les limites de leur art, une haine aussi vive qu'aux apothicaires, à ces « fricasseurs d'Arabie, à ces coions d'apothicaires. »

Le 14 janvier 1651, Guy Patin, répond au médecin de Troyes en ces termes : « Pour les chirurgiens barbiers, ils ne sont reçus qu'avec notre approbation et examinés qu'en notre présence, et il ne leur est permis de faire que la chirurgie, point du tout de pharmacie; surtout ni purgatif, ni narcotique aucun, *sine prescriptione medici*. Si le vôtre donne des pilules narcotiques, il pourra bien y être attrapé. Cette sorte de poison en a trompé de plus fins. prenez-y garde, épiez ses actions et ne lui pardonnez point. *Sic quoque habent pharmacopei sua munia ab illis distincta...* Votre lieutenant général doit régler cela à votre requête pour le bien du public, et empêcher les abus de l'art qui est si chatouilleux *propter metum mortis omnibus fæmiliarum, tantus amor vitæ* Saint-Augustin a bonne grâce à dire quelque part *Nemo vult decepti, nemo vult perturbari, nemo vult mori*.

Le peuple est encore si sot, si ignorant, qu'il a vérifié le dire de Pline : *In hac artium sola evenit ut*

unicuique se medicum proflenti statum credatur....

Ce grain somnifère de votre chirurgien, ne serait-il pas la même chose que donne votre M. Le Fevre, qui en donna au cardinal de Richelieu la veille de sa mort? Plût à Dieu, qu'il lui en eut donné vingt ans pus tôt! Quoi qu'il en soit ce n'est pas grand chose que du somnifère; c'est un poison qui enfin tuera quelqu'un. Cet insolent barbier ne se doit encore vanter de rien; il n'a point encore fait tant de miracles que celui-là dans Plaute qui se vantait d'avoir guéri *crus fractum Œculapii, Apolloni autem brachium.* »

Peu de temps après le « donneur de pilules narcotiques fut cité devant la juridiction de Troyes. Voici la défense qu'il présenta :

« Ayant reconnu qu'en grandes opérations, amputations de membres, contre-ouvertures, cautérisations actuelles et potentielles, bien souvent les malades échappaient à son art, faute de dormir, il s'était étudié dans les secrets de la nature, et enfin avait trouvé un cordial ou essence merveilleuse qui endormait gracieusement les malades et apaisait la sensibilité à la douleur. »

Bien qu'il se défendît par tous les moyens, que son fils alla intercéder en sa faveur auprès de Guy Patin, Nicolas Bailly, considéré comme un imposteur et un charlatan, perdit son procès. C'était la condamnation de l'anesthésie prononcée par la Faculté même.

CHAPITRE V

XVII^e, XVIII^e, XIX^e SIÈCLES

Au xvii^e siècle le discrédit dans lequel étaient tombés les anesthésiques devint si grand que les chirurgiens ne cherchèrent même plus à soulager leurs patients. Du temps des Césars Celse écrivait :

« Déterminé à guérir celui qui se confie à ses soins, le chirurgien ne doit pas se laisser émouvoir par ses cris au point de se hâter plus que le cas ne l'exige, ni couper moins qu'il ne faut, mais accomplir toutes choses comme s'il n'était nullement affecté par ses plaintes ⁽¹⁾. »

Seize siècles plus tard les chirurgiens de la cour du Roi-Soleil ne se montraient guère plus instruits, quand, opérant leur royal client de cette fistule désormais historique, ils le laissèrent souffrir et hurler comme le dernier de ses sujets. L'oubli le plus complet plane sur toutes les médications narcotiques ; c'est à peine si, de temps en temps, une voix s'élève

(1) CELSE. — *De Medicina*, VII.

pour vanter les vertus somnifères de telle ou telle plante. Citons cependant Etmuller qui retrace en un programme ambitieux les vertus de la laitue :

« Elle fait dormir, diminue la chaleur, combat les accidents bilieux, augmente le lait, tient le ventre libre, est d'une digestion facile et nourrit beaucoup : sa semence est utile contre la gonorrhée virulente, contre la dysurie, et elle peut convenir pour tous les usages auxquels on adapte les feuilles : quelquefois on la prescrit en pediluves contre les agitations et les insomnies, elle convient dans les cas de songes libidineux et de pollutions nocturnes répétées ⁽¹⁾. »

On le voit, cette panacée universelle était plutôt un analgésique, il n'en est pas de même pour la ciguë dont parle un commentateur de Dioscoride, faisant bien ressortir les vertus hypnotiques de cette plante :

« En Toscane, si les asnes s'en paissent, il deviendront si amortiz et endormiz, qu'ils semblent plustost estre mors qu'estonnez. Ce qui a autrefois abusé plusieurs païsans qui n'estoient advertiz de ce. Car estimans leurs asnes mors, et les voulant escorcher, advint qu'estans à demi-escorchez ils s'esvellèrent au grand estonnement de leurs maîtres et au grand plaisir de ceux qui voyaient ceste farce ⁽²⁾. »

La mandragore elle-même a perdu de sa popularité. Le vin de mandragore est devenu une des drogues qu'emploient les maréchaux-ferrants se mê-

(1) *Etmullori opera*. Lugduni, 1680, t. X, p. 857.

(2) *Les commentaires de Matthiolus sur les six livres de Pedacius Dioscoride*. Lyon, MOCXLVII, p. 409.

lant de faire de la médecine et de la chirurgie. Quétant met en scène un pareil maréchal-ferrant : c'est le héros d'un opéra-comique. Mettant dans sa sacoche une bouteille de mandragore notre homme s'écrie : « C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur-le-champ comme le plus subtil poison et d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un homme à qui je vais, sauf votre respect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin. Tout le mal que cela cause est de faire dormir un peu plus que l'on ne voudrait. »

Cependant, dans les milieux médicaux, la mandragore n'est plus employée. Sa prestigieuse renommée s'éteint petit à petit et le temps ne vengera pas de l'oubli cet anesthésique tant vanté qui va désormais disparaître du nombre des narcotiques.

Il semble que l'intelligence se lassant de déceptions toujours renaissantes renonce à poursuivre un fantôme insaisissable. Un génie se lève pourtant et veut hâter le triomphe de cette généreuse idée qui, depuis si longtemps, a animé tant de générations. Nous voulons parler de Denis Papin, mais l'heure n'est pas encore venue, la notoriété même de ce grand nom ne suffit pas à sortir de leur torpeur les médecins pour qui la douleur est une condition nécessaire, inhérente à l'application des moyens chirurgicaux. L'œuvre de l'illustre Blaisois sombre dans l'oubli le plus profond. En 1681, alors qu'il professe à Marbourg, Denis Papin écrit un traité *Des opérations sans douleur*. Soit qu'il fut trop pauvre, soit qu'il fut

découragé par ses collègues sur cet ouvrage, digne de lui pourtant et dans lequel le bienfait des anesthésies était clairement entrevu et indiqué, il ne publia pas son traité. En quittant l'Allemagne il le donna à l'un de ses vieux amis, le médecin Boerner, et d'héritiers en héritiers, le vieux manuscrit jauni allait infailliblement se perdre quand le bibliothécaire de l'électeur de Hesse le paya quelques louis et le sauva.

Doit-on regretter que ce travail n'ait pas vu le jour ? Le moment n'était pas propice. Par mépris il eût été peu lu et y eût-on trouvé ce qu'il contenait ? C'est à craindre puisque, dans l'un de ces livres qu'il publia sur ses expériences, on fut deux siècles à apercevoir la description claire et complète de la machine à vapeur, aurait-on davantage entrevu l'idée germe du chloroforme dans le *Traité des opérations sans douleur* ?

Par dédain et négligence, sa pensée eût échappé là, comme par oubli elle échappait ailleurs.

Après cette période de découragement, le XVIII^e siècle marque au contraire une étrange réaction. Tous les procédés, même les plus discutables, utilisés dans l'antiquité, vont être repris, modifiés, contrôlés. De ce sursaut d'énergie, la conquête de l'empire de la douleur va se réaliser, en une chevauchée miraculeuse où le XVIII^e siècle et le début du XIX^e sont intimement liés.

Le baron Percy nous apprend dans son Diction-

naire des Sciences médicales ⁽¹⁾ que des rebouteurs, les Fleurots dits Valdajols employaient le vin chaud jusqu'à ce que le sommeil et l'ivresse amènent la résolution musculaire favorable à la réduction des luxations :

« Un curé s'était luxé le bras en tombant de cheval. Les chirurgiens les plus renommés du pays furent appelés et firent de longs et vains efforts pour opérer la réduction; je fus invité à mon tour par l'évêque diocésain à voir le malade, dont il faisait un cas particulier. Il y avait alors huit jours que l'accident était arrivé. Malgré les tentatives violentes et douloureuses qui avaient eu lieu, la tuméfaction était médiocre, mais le bras était d'une sensibilité telle qu'on ne pouvait le toucher sans arracher des cris perçants à cet ecclésiastique qui était fort et robuste et pouvait avoir l'âge de 60 à 65 ans. On m'avertit qu'on avait demandé l'oncle Valdajol; c'est ainsi qu'on appelait celui des propriétaires du riche vallon de ce nom, en qui on avait le plus de confiance pour la curation des membres luxés. Je l'attendis et fut fort aise de revoir ce vénérable vieillard, que j'avais déjà rencontré en d'autres circonstances.

Après avoir reconnu l'existence et la nature de la luxation qui, pour lui, était encore un déboîtement, et qu'il jugea ne pouvoir être réduite par les moyens ordinaires, à raison de la roideur et de la tension des muscles trop irrités par les tiraillements qui avaient

(1) *Dict. des Sc. Médicales* (en 60 volumes), Tome VIII, p. 107.
Art. : Déboîtement.

été précédemment exercés, il fit chauffer environ une demi-bouteille de vin rouge qu'il donna à boire au curé, lequel n'était nullement accoutumé à cette sorte d'excès ! Ensuite il alla faire sa prière selon son usage ; et au bout de trois quarts d'heure, il répéta la dose à laquelle il ajouta un peu de sucre. Alors le patient commença à chanceler sur ses jambes ; il demanda à s'asseoir et bientôt il tomba dans l'état de somnolence où l'attendait notre renoueur. Celui-ci, profitant du moment, et sachant bien que les muscles devaient être relâchés et détendus, me fit signe d'assujettir le tronc et de fixer l'épaule, se saisit en même temps du bras, et à mon grand étonnement fit la réduction du premier coup et sans presque causer de douleur. »

Bouisson rapporte une observation de Deneux qui démontre également l'action anesthésique de l'alcool. Il s'agit d'une femme sur le point d'accoucher qui fut apportée à l'Hôtel-Dieu d'Amiens dans un état comateux causé par l'abus des boissons alcooliques auquel elle s'était livrée depuis le commencement du travail. Elle accoucha naturellement pendant cet état d'ivresse et le sommeil de l'ébriété continua pendant quelque temps après sa délivrance. La femme, en se réveillant, fut fort étonnée de voir son accouchement terminé et se félicita d'avoir trouvé un moyen aussi heureux. Elle se promet, ajoute Deneux, de s'en servir à la prochaine occasion.

(1) BOUISSON. — *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique*. Paris, 1850, p. 169.

Blaudin pratiqua à l'hôpital Beaujon, l'amputation de la cuisse chez un homme ivre mort, atteint de fracture du fémur, avec lésion de l'artère crurale. Le malheureux n'eut aucun sentiment de l'opération. Sitôt que les fumées du vin furent dissipées, le malade fut profondément surpris et affligé de la perte de son membre.

Ces quelques cas d'insensibilité fortuite, donnèrent l'idée de rechercher systématiquement à provoquer l'ivresse pour pratiquer les interventions chirurgicales. Les résultats furent contradictoires et dans leur ensemble décevants. Courty, dans sa thèse d'agrégation, à Montpellier, relate que Malgaigne n'a pas obtenu de cette méthode les résultats qu'il en attendait. Longet dit qu'il n'a jamais pu produire par l'ébriété alcoolique l'engourdissement complet de la sensibilité ⁽¹⁾. Les expériences d'Orfila ⁽²⁾, de Mumeril et Demarquay, de Perrin et Lallemand ⁽³⁾, tendent à prouver le contraire. Quoi qu'il en soit, et en admettant même qu'on puisse obtenir l'anesthésie complète par l'ivresse alcoolique, il n'en reste pas moins avéré que pour être efficace, elle devrait être portée jusqu'à un degré qui la rendrait dangereuse; ce qui expliquerait le peu de succès des tentatives faites dans cette voie, sans tenir compte du point de vue moral qui a bien aussi son importance.

(1) LONGET. — *Bull. de l'Académie de Médecine*, 1847.

(2) ORFILA. — *Traité de Toxicologie*, Tome II.

(3) PERRIN et LALLEMAND. — *Du rôle de l'alcool et des anesthésiques dans l'organisme*.

La compression des troncs nerveux, rappelant les antiques procédés assyriens, revient en honneur en 1784, avec James Moore. Ce chirurgien de l'hôpital Saint-Georges à Londres, inventa un compresseur à pelotes disposées sur le trajet du sciatique et du crural. Il fit l'application de son appareil sur un malade, à qui John Hunter, amputa une jambe et qui, dit-on, ne ressentit qu'une très faible douleur.

Dans un mémoire écrit en 1844, le docteur Liégard de Caen, dit que les paysans de cette partie de la France, avant de pratiquer des opérations aux extrémités, avaient l'habitude de bander très fortement le bras ou la jambe. Il rapporte avoir lui-même, dans deux circonstances, enlevé l'ongle d'un orteil, sans douleur, en recourant à ce moyen.

Ce procédé ne pouvait se survivre, mais nous sommes à une époque où tous les moyens sont mis en œuvre pour atteindre le résultat désiré. Il n'est pas jusqu'à la saignée qui n'ait été employée. Wardrop se servit de ce moyen avec succès pour extirper une tumeur située à la région frontale, chez une femme, qui, par deux fois, avait prouvé qu'elle ne pourrait supporter l'opération. Il fallut lui oter « 30 onces de sang » pour la faire tomber en une syncope qui dura suffisamment pour terminer l'opération. « Revenue de son évanouissement, elle ne voulut croire qu'on l'avait opérée que lorsqu'elle s'en fut convaincue au miroir. Elle souffrit très peu des suites de l'opération et, quoique restée pâle et affaiblie pendant plusieurs jours, au bout d'une semaine, elle se

trouva beaucoup mieux qu'on ne l'est en pareil cas. Elle fut rétablie promptement ⁽¹⁾. »

Puis Wardrop, craignant d'impressionner le lecteur par l'énorme quantité de sang extraite dans ce cas, explique les motifs qui le poussent à une telle saignée. Il prétend que les personnes qui ont perdu beaucoup de sang pendant leur opération, guérissent très vite. Il cite le cas des blessés de Waterloo, qui, transportés à l'hôpital 3 jours après leur blessure, ayant saigné beaucoup, guérissent avant ceux qui avaient été pansés immédiatement. Cette théorie, très audacieuse, comportait trop de dangers pour obtenir un succès durable.

Il n'en était pas de même de la méthode par inhalation de gaz. Cavendish et Priestley venaient de découvrir l'éther ; Beddocs, chimiste et médecin du XVIII^e siècle eut l'idée d'employer dans le traitement de la phthisie les inhalations gazeuses. Il chargea un jeune chimiste, âgé de 20 ans, Humphry Davy, d'étudier les vertus curatives de certains gaz. Il fonda, en 1795, le *Medical pneumatic association*, où les malades étaient soumis méthodiquement à diverses inhalations gazeuses. Quatre ans plus tard, en 1799, Davy signalait les curieuses propriétés du protoxyde d'azote, qu'il avait particulièrement étudié. Il prononçait ces paroles prophétiques :

« Le protoxyde d'azote pur paraît jouir, entre

(1) « Revue Médicale », 1823. *Nouveau moyen pour pouvoir pratiquer les grandes opérations chez les personnes très irritables.* Extrait du journal italien « *Annali universali di medicina di Milano* », avril-mai 1823.

autres propriétés, de celle de détruire la douleur. On pourrait probablement l'employer avec avantage dans les opérations de chirurgie, qui ne s'accompagnent pas d'une grande effusioin de sang ⁽¹⁾. »

On touche au but et pourtant il faudra attendre cinquante ans encore la réalisation de l'anesthésie au protoxyde d'azote. En vain signale-t-on de tous côtés les propriétés stupéfiantes de l'éther : ces observations, faciles à apprécier après la découverte, restaient alors sans portée. Dans les sciences d'observation, la vérité reste cachée jusqu'au moment décisif ; les savants ne parviennent pas constamment à la mettre au jour.

Ainsi Brodie, en 1811, vit tomber dans une forte léthargie un cheval auquel on avait administré une certaine dose d'éther ⁽²⁾.

Dès 1814, le baron Thénard, affecté de névralgie dentaire cautérisait la dent avec quelques gouttes d'acide muriatique fumant et calmait la douleur atroce qui en résultait en respirant de l'éther pendant deux ou trois minutes ⁽³⁾.

Vers 1815, Anglade, professeur de toxicologie à Montpellier conseillait l'éther sous forme de vapeurs comme un puissant moyen de calmer les douleurs névralgiques ⁽⁴⁾.

(1) H. DAVY. — *Rescarches cheminal and philosophical, chiefly concerning nitrous oxyde and its respiration*. London, 1800.

(2) *Journal de Médecine* de Leroux, Corvisart et Boyer, Paris, 1813, T. XXVI, p. 320.

(3) SERRES. — *Acad. des Sciences*, 1847.

(4) BOUISSON. — *Loc. cit.*, p. 61.

Un journal anglais, en 1818. rapporte l'histoire d'un gentleman tombé dans une léthargie profonde qui dura trente heures et menaça sa vie, pour avoir inhalé des vapeurs d'éthers ⁽¹⁾. La servante d'un droguiste était morte sous l'action de l'éther répandu dans la chambre où elle couchait et venant d'une jarre brisée accidentellement.

Christison parle d'un individu qui, ayant simplement respiré un air fortement chargé de vapeurs, sommeilla pendant trente-six heures ⁽²⁾.

Chose curieuse. avant de penser à utiliser les produits chimiques dont l'action stupéfiante se manifestait chaque jour, on songea d'abord à utiliser l'ancienne méthode d'inhalation des éponges somnifères. C'est à un français, au docteur Dauriol, de Muret, qu'en revient le mérite. Voici comment il décrit sa façon de les préparer et de les utiliser :

« Vers la mi-juin, époque où la végétation a acquis assez de force, on imbibe une éponge dans le suc de *Solanum nigrum*, du *Hyoscyamus*, du *Cicuta minor*, du *Datura Stramonium*, du *Lactuca virosa* fraîchement cueillis : on la sèche au soleil, et après avoir renouvelé trois fois cette opération on enveloppe l'éponge préparée dans du papier et on la conserve dans une boîte que l'on dépose dans un lieu sec. Lorsqu'on veut en faire usage, et un peu avant de s'en servir, on trempe l'éponge dans l'eau chaude, puis on la place sous le nez du malade qui est bientôt plongé

(1) *Quartely Journal of Sciences*, 1818.

(2) CHRISTISON. — *Edinburgh méd. and surg. Journ.*, Avril, 1831.

dans un sommeil plus ou moins profond, suivant sa susceptibilité nerveuse. On peut alors, sans crainte que le malade éprouve une douleur, procéder à l'opération. Celle-ci terminée, il suffit de lui faire respirer un linge imbibé de vinaigre, pour dissiper la stupeur. »

Ces éponges marquent la disparition définitive de la mandragore. Cette plante qui a conservé si longtemps une réputation de narcotique, juste au moment où l'anesthésie va enfin être réalisée, tombe dans une disgrâce complète pour ne plus désormais sortir des musées de la paléontologie médicale et des arcanes de l'occultisme. L'opium est également absent de la formule de Dauriol. Malgré la suppression de ces deux facteurs, qui, jusqu'ici paraissaient indispensables, le docteur toulousain cite quatre observations personnelles, des plus probantes.

OBSERVATION I

Le 25 septembre 1832, Jean M..., meunier, âgé d'environ 40 ans, d'une forte constitution, d'un tempérament pléthorique, eut les doigts de la main gauche pris dans l'engrenage d'un moulin. Il se rendit chez moi très souffrant, et surtout au désespoir de la perte de ses doigts, qui lui étaient si nécessaires. J'ai cru qu'il devenait fou, ou plutôt furieux, lorsque je lui eus annoncé qu'il ne pouvait obtenir sa guérison qu'en se soumettant à l'ablation de l'indicateur, du médius et de l'annulaire; néanmoins je parvins, aidé par les personnes présentes, à lui faire entendre raison; je l'assurai qu'il ne ressentirait pas de douleur pendant l'opération, je le fis asseoir, et

mis alors en usage une éponge qui agit avec lenteur sur cet homme robuste; j'en employai une seconde, qui produisit l'effet désiré dans l'espace de cinq minutes environ. Je fis soutenir le malade et procédai sur-le-champ à l'amputation, sans qu'il fit de mouvement. Je lui fis respirer du vinaigre; il reprit ses sens, parut étonné, ne se souvenant plus de ce qui s'était passé; enfin il reprit tranquillement le chemin de sa maison. Dans quinze jours la guérison fut complète.

OBSERVATION II

Le 22 octobre 1832, Louise Brun, âgée de 41 ans, qui était atteinte d'une tumeur enkystée de la grosseur d'un œuf de pigeon, située au-dessous de la paupière inférieure de l'œil gauche, se décida, malgré ses craintes à se laisser opérer, sur l'assurance que je lui donnai qu'elle n'éprouverait pas de souffrance. Je lui fis respirer les sucs vireux de l'éponge, qui la plongèrent dans l'état de stupeur que je désirais. L'opération dura quinze minutes, pendant lesquelles la malade ne fit pas de mouvement; je la fis revenir à elle. Sa joie fut grande de se voir débarrassée de cette loupe qui la gênait tant, sans avoir ressenti de douleur.

OBSERVATION III

Le 20 mars 1937, Marguerite L..., âgée de 42 ans, était atteinte d'une fistule stercorale, qui offrait des callosités assez étendues. Elle se détermina à se laisser opérer, parce que je lui fis espérer que la douleur serait nulle pour elle. En conséquence, je mis en usage l'éponge préparée; dans l'espace de trois minutes, la malade fut plongée dans l'état d'insensibilité que j'avais déjà produit dans d'autres circonstances. L'opération terminée,

je la fis revenir à elle par les moyens indiqués; elle dit pourtant avoir ressenti pendant l'opération une déman-gaison assez forte au dos, mais pas de douleur.

OBSERVATION IV

Le 17 juin 1838, Catherine D..., âgée de 40 ans, atteinte d'un squirrhe au sein droit, du volume d'un petit œuf de poule, fut plongée dans la stupeur au moyen de l'éponge préparée. L'opération terminée, cette femme revint à elle et m'assura qu'elle n'avait éprouvé aucune douleur.

OBSERVATION V

Le 10 octobre 1842, François B..., roulier, était occupé à charger sa charette; il appuyait sa main gauche sur un ballot et avec la main droite il tirait un levier vers son corps, lorsqu'il lui échappa et alla frapper les trois doigts du milieu de la main gauche avec tant de violence, qu'il lui écrasa les deux dernières phalanges de chacun de ses doigts. Il fut conduit chez moi souffrant cruellement; je lui déclarai qu'il ne pouvait guérir qu'au moyen de l'amputation des doigts écrasés. Ce malheureux se soumit avec peine à une opération que je lui promettais devoir être faite sans douleur. Je me servis, comme dans les observations précédentes, des éponges préparées. Cette fois, le malade, quoique évidemment sous l'influence stupéfiante, poussa quelques gémissements pendant l'amputation de ses doigts, qui exigea un temps assez considérable. Il me dit même après qu'il avait éprouvé quelques douleurs; de sorte que je fus porté à considérer cette expérience comme peu concluante, mais cependant comme n'infirmant en rien les résultats positifs que j'avais obtenus en d'autres circonstances.

Tandis que Dauriol tentait ces expériences qu'il ne devait publier que plus tard, un chirurgien de Londres, nommé Hickmann, écrivit au roi Charles X pour lui annoncer qu'il avait découvert le moyen de suspendre la sensibilité pendant de grandes opérations chirurgicales. Ce moyen consistait à introduire méthodiquement certains gaz dans le poumon. La lettre de Hickmann, fut transmise à l'Académie, renvoyée à la section de médecine et Girardin fut chargé de l'examiner. La section a remis son rapport et dans une séance générale, le secrétaire lut le compte-rendu dans lequel, outre le détail ci-dessus, Girardin ajoute que Hickmann n'a fait l'essai que sur les animaux et qu'il voudrait expérimenter ce moyen devant les grands chirurgiens de Paris. Le bureau avait désigné alors Dubois, Richeraud, Murat, Legalas et Ribes, pour examiner la question. Le journal anglais *Lancet*, en 1847, confirme ces faits ⁽¹⁾, et pourtant aucun rapport sur ce sujet n'a été retrouvé jusqu'à ce jour, de sorte que la découverte de Hickmann nous reste inconnue, par suite d'une regrettable incurie. Cette négligence s'explique d'ailleurs fort bien par l'état d'esprit dans lequel se trouvaient les grands maîtres de la Faculté; ils considéraient comme impossible la suppression de toute sensibilité pendant les interventions. Le plus illustre d'entre eux, Velpeau, disait en 1839 : « Eviter la douleur dans les opération est une chimère qu'il n'est plus possible de poursuivre aujourd'hui. Instru-

(1) *Lancet*, 1847, Tome 1, p. 345.

(2) VELPEAU. — *Médecine opératoire*. Tome II, p. 32. Paris, 1839.

ment tranchant et douleur, en médecine opératoire, sont deux mots qui ne se présentent point l'un sans l'autre à l'esprit du malade et dont il faut nécessairement admettre l'association. »

Cinq ans plus tard, survient l'épisode décisif, qui va assurer enfin le triomphe de cette idée, qui depuis un demi-siècle déjà hante tous les esprits et semble, pour se manifester, attendre les circonstances d'un heureux hasard.

En 1844, le 11 novembre, Horace Wells, chirurgien dentiste à Hartford, assistait à une séance de chimie amusante où l'on faisait respirer aux amateurs, du protoxyde d'azote. Wells, M. Cooley et plusieurs autres personnes se soumirent aux inhalations.

M. Cooley, placé sous l'influence du gaz, fut extraordinairement excité. Il roula sur le plancher et s'y livra à toutes sortes d'évolutions et de mouvements circulaires, pendant lesquels il se meurtrit les jambes en se heurtant contre les bancs, fait dont Wells prit note. Lorsque Cooley fut revenu à lui, Wells demanda si les blessures qu'il s'était faites avaient été douloureuses; il répondit qu'il n'avait nullement conscience d'avoir reçu aucune blessure; mais en relevant son vêtement, le sang y parut en abondance. Wells se tourna vers son ami assis près de lui, et lui exprima l'opinion qu'on pouvait, en respirant ce gaz, devenir insensible au point de se faire arracher une dent sans éprouver de douleur. En rentrant chez lui, il exprima de nouveau cette opinion à sa femme et la répéta

encore à un confrère qu'il invita à examiner ce sujet le soir même.

Le lendemain, il demanda à ce qu'on lui fasse respirer du protoxyde d'azote tandis que le docteur Rigg lui arrachait une dent dont il souffrait. L'expérience eut lieu; l'opération se fit sans douleur. H. Wells, après avoir repris ses sens à la suite de l'inhalation, s'écria : « Voilà une ère nouvelle dans l'art du dentiste. Cela ne m'a pas fait plus de mal qu'une piqure d'épingle. »

Il répéta ensuite l'expérience 13 ou 14 fois à Hartford, avec succès. Il essaya même, dit-on, l'éther, mais le trouvant trop fort, il l'abandonna pour revenir au gaz hilarant.

Morton le présenta au docteur Hayward, chirurgien distingué, qui voulut bien permettre l'expérience; mais la plus proche opération ne devait avoir lieu que dans 2 ou 3 jours. L'inventeur était pressé; il ne voulait pas attendre. On se rendit alors chez le professeur Warren, qui faisait à ce moment son cours. On lui proposa d'expérimenter le gaz qu'Horace Wells affirmait devoir faire cesser ou tout au moins soulager la douleur.

Warren se rendit à son désir : « Mes élèves, dit-il, se réunissent ce soir à l'hôpital pour s'amuser à respirer de l'éther; je leur ferais part de votre proposition. Préparez votre gaz, rendez-vous à l'amphithéâtre, nous ferons l'essai sur un malade auquel on doit arracher une dent. »

Le soir, il y avait grande affluence. Horace Wells,

exact au rendez-vous, commence à faire aspirer le gaz; on arrache la dent, mais ô malheur ! le patient poussa de grands cris. La douleur avait été fort vive, soit que le gaz fut mal préparé, soit que son action si variable eut été cette fois infidèle. Les spectateurs se mirent à rire, à siffler, le malheureux Wells n'eut pour lui que la honte et la confusion. Découragé par son aventure, il rapporta le lendemain matin, les instruments prêtés.

Il semble que la gloire de la découverte de l'anesthésie par inhalation de gaz eut été trop éblouissante pour qu'un seul homme puisse la revendiquer. Wells qui avait eu le bonheur de l'entrevoir, de faire ce rapprochement entre les symptômes provoqués par les gaz respirés et les effets recherchés pour supprimer la sensibilité, profitant ainsi de cinquante années d'expériences, devait échouer misérablement, victime de l'inégalité d'action du protoxyde d'azote ou, peut-être même, de la trop grande sensibilité du patient.

Pour combien de temps, la découverte est-elle ajournée par suite de cette malencontreuse démonstration ? Certains ont prétendu que Wells, complètement démoralisé, s'était fait empailleur et monstre d'oiseau, puis doucheur. Ceci nous étonnerait, car le *Boston médical an surgical journal* ⁽¹⁾ prouve au contraire qu'il persista dans son idée puisque le 17 août 1847, nous apprend ce journal, le docteur May, de Westford, opéra une tumeur du testicule pendant

(1) *Boston medical and surgical journal*, sept. 1847, T. XVII, p. 498.

que Wells administrait le gaz. La même revue signale, que le 1^{er} janvier 1848, Wells donna le protoxyde d'azote à un malade sur lequel le docteur Ellsworth pratiquait une amputation de cuisse. Cette opération fut également couronnée de succès.

Mais l'insuccès même de l'opération pratiquée devant le professeur Warren, avait suffi à déclancher le mouvement. Morton, le dentiste qui avait prêté les instruments pour l'infructueux essai, prenait pension chez Jackson. Celui-ci suggéra à son locataire de substituer un autre gaz au protoxyde d'azote et lui proposa l'éther. Morton ne connaissait rien à la question, mais il se lança d'autant plus hardiment dans l'aventure qu'il n'en soupçonnait pas les dangers. Le 30 septembre 1846, grâce à l'éther, il arrache une dent sans provoquer la moindre douleur. Il venait de découvrir l'anesthésie chirurgicale moderne.

Après plusieurs essais qui confirmèrent pleinement le succès de la première opération, nos deux hommes décidèrent d'exploiter leur découverte. Morton prit un brevet et il était convenu que Jackson prélèverait 10 % sur les bénéfices. Bientôt celui-ci, devant le succès grandissant, réclama 35 %. Ce fut la brouille. Il en résulta des procès qui ternissent malheureusement la gloire des deux hommes et qu'il vaut mieux taire. Il y a cent ans, la dichotomie faisait déjà des victimes !

Quant au pauvre Wells, malgré les résultats obtenus avec le protoxyde d'azote et que nous avons relatés, il se désespère d'avoir approché de si près du

but sans l'atteindre; il se donna la mort en s'ouvrant les veines dans un bain et en respirant, pour échapper aux angoisses de l'agonie, des vapeurs d'éther.

A ce moment des accidents relatés par Christison, par Jobert, inspirèrent de sages réserves sur l'emploi du nouvel anesthésique. Dauriol se décida alors à faire part au public scientifique de ses recherches sur les éponges imprégnées de suc de solanées et de ciguë qu'il considérait comme moins dangereuses que l'éther et fit précéder ses observations des intéressantes considérations suivantes :

« De toutes les découvertes de notre époque, qui est pourtant si fertile en pareille matière, la plus importante sans contredit, si le temps et l'expérience en amenaient la confirmation, serait celle qui aurait conduit à pratiquer sans douleur les opérations chirurgicales. Il y a déjà longtemps que la science, qui a pour but de détruire les maux de l'humanité, s'était posée le problème et la formule antique d'opérer, *cito, tuto et jucunde* prouve assez que nos prédécesseurs et nos maîtres avaient songé à diminuer autant que possible les douleurs inséparables de l'action des instruments chirurgicaux sur les tissus vivants. Jucunde ne me semblerait cependant pas devoir être pris dans son sens rigoureux; je dirai même que les anciens me paraissent avoir un peu forcé la figure. Celse, Fabrice d'Aquapendente ou Dionis, avaient-ils prévus l'insensibilité complète, peut-être même le ravissement intérieur des individus opérés sous l'influence des aspirations de l'éther devenu le haschich

européen ? Quoi qu'il en soit, nous sommes plus près qu'eux du *Jucunde* qu'ils voulaient atteindre, et à moins qu'il ne faille beaucoup rabattre de nos prétentions et de nos espérances, nous touchons peut-être au moment où la chirurgie trouvera, en calmant la douleur, une répugnance de moins et un motif de succès de plus pour ses sanglantes opérations.

Mais pour atteindre ce but, plusieurs méthodes ont été mises en usage à des époques diverses : la ligature du membre pour suspendre dans la partie opérée le cours de l'influence nerveuse ; plus tard, le magnétisme, dont les résultats apocryphes n'ont jamais pu se généraliser, ni s'étendre ; enfin l'aspiration de l'éther, qu'on expérimente aujourd'hui sur tous les points de la France et dont les effets, s'ils ne se réduisent pas à un affreux cauchemard, comme tendraient à le faire soupçonner certaines expériences, ouvriraient une ère nouvelle à la pratique de la chirurgie.

L'ivresse éthérée, jusqu'ici seule en possession d'opérer ces prodiges, ne pourrai-elle trouver, dans l'arsenal si bien fourni de la matière médicale, un succédané d'une égale puissance et qui ne partageât pas les inconvénients qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'emploi de l'éther ? L'expérience prononcera. En attendant, je crois devoir faire connaître au public médical un moyen que j'avais mis en usage longtemps avant qu'il fut question des inhalations éthérées et dont quelques observations recueil-

lies dans ma pratique, pourront faire reconnaître l'efficacité ⁽¹⁾. »

Cette publication fit sensation non seulement à Toulouse, mais dans toute la France et à l'étranger. Le 15 mai 1847, le journal médical anglais *The Lancet* publiait un article : *A Substituts for the vapour of ether to annul sensation during operations*. Les éponges du médecin toulousain faillirent un instant détrôner l'éther, mais un nouvel anesthésique, le chloroforme, faisant une entrée brillante dans les salles d'opération, vint rejeter une fois de plus dans l'oubli, la méthode des éponges anesthésiques à drogues végétales.

Désormais l'anesthésie chirurgicale est pratiquement réalisée. De nouveaux agents somnifères et de multiples perfectionnements apportés au mode d'administration viendront compléter cette glorieuse conquête. Le travail, l'effort constant qu'a conservé à travers le temps, la tradition de l'anesthésie, et que nous avons essayé de retracer ici, feront mieux apprécier encore les progrès réalisés par les méthodes modernes.

Toutefois nous demeurons frappés de ce qu'une découverte semble ne pouvoir se réaliser qu'à son heure; si, par malheur, les circonstances sont défavorables, il faut attendre parfois longtemps qu'un nouvel essai soit tenté en temps opportun. A cinq siècles d'intervalle, Guy de Chauliac et Dauriol uti-

(1) *Journal de Médecine et de Chirurgie de Toulouse*, années 1846-1847, Tome X, pp. 178-179.

lise le même procédé, à quelques modifications près; l'un et l'autre sont aussi près du but. Seulement l'un hasarde timidement quelques opérations; il se refuse à pratiquer les amputations de membre mortifié, car « il est plus honneste au médecin que le membre chee de soy mesme, que si on le tranchoit, car toujours quand on le tranche, il en demeure quelque ranqueur ou regret et pensement au malade qu'il luy pouvoit demeurer ». Au dix-neuvième siècle, le chirurgien devenu moins timoré, tente des interventions de plus en plus audacieuses au fur et à mesure que paraissent les brillants travaux de Pasteur, dont Lister devait, un peu plus tard, faire son profit en instituant la méthode antiseptique.

Ainsi se complètent ces deux grandes découvertes. A quoi eut servi l'anesthésie si l'opérateur avait été incapable de lutter contre les infections microbiennes. Découragé par des suppurations interminables, n'eut-il pas hésité à pratiquer des opérations désormais indolores, mais dont les résultats seraient demeurés problématiques. A cette heureuse coïncidence, la Chirurgie actuelle doit sa splendeur.

CONCLUSIONS

En étudiant l'évolution de cette lutte contre la douleur jusqu'à la réalisation pratique de l'anesthésie moderne, il apparaît clairement qu'au milieu de tant d'hésitations, de tâtonnements et de déceptions, chaque siècle apporte cependant sa précieuse collaboration. Une découverte n'est possible qu'après un patient travail d'élaboration, tout à coup elle éclate au grand jour ainsi que la solution d'un problème jaillissant brusquement d'un subconscient, riche de toutes les pensées de plusieurs générations. Nous, qui recueillons maintenant les fruits de tant de labeurs, nous ne devons pas mesurer notre reconnaissance à ceux qui nous ont précédé, qui, avec des moyens d'investigations très réduits, se sont acharnés à la recherche d'un idéal, sans même avoir la satisfaction d'entrevoir le triomphe de leur persévérance. Chaque découverte nouvelle devrait augmenter notre vénération du passé. Gardons-nous de dédaigner notre histoire, elle nous donne une trop rude leçon d'énergie pour que nous restions immobiles à la contempler. Ambroise

Paré disait déjà : « Les anciens nous servent comme d'*échauguettes* pour voir de plus loin. » Mais il ajoutait : « Il nous reste plus de choses à chercher qu'il n'y a de trouvées, il ne faut pas nous endormir sur le labeur des anciens comme s'ils avaient tout su ou tout dit ». Ces paroles n'ont pas vieilli. Si nos ancêtres professaient avec un dogmatisme et une assurance dont nous avons perdu le secret, une science un peu courte par maints endroits, ne sourions pas, la rigueur artificielle des théories masquait l'insuffisance des données précises. Pourrions-nous actuellement nous flatter, à certains moments, de ne pas faire de même.

CONCLUSIONS

1° De tous temps la recherche de la suppression de la douleur a été l'objet des préoccupations des prêtres ou des médecins qui leur ont succédé.

2° Dans les temps les plus anciens, nous voyons utiliser les plantes : chanvre indien des Seythes, bang des Orientaux, nepenthés d'Homère mais pour les guerriers blessés. Il semble qu'en dehors de cette occasion, on n'ait pas réussi à calmer la douleur, sans pour cela que l'on soit fondé à dire qu'on ne chercha pas à la calmer.

3° La période du moyen-âge apporte les éponges somnifères, à base de solanées vireuses et de ciguë. Ambroise Paré signale les indications du froid et des ligatures.

4° La Renaissance n'est guère plus riche en anesthésiques, mais les sorciers et les alchimistes utilisent les plantes narcotiques, souvent dans des buts inavouables.

5° Avec la découverte de Cavendish et Priesley, une nouvelle ère est ouverte. Le protoxyde d'azote, l'éther, le chloroforme font tour à tour leur apparition. A partir de ce moment les progrès sont incessants et n'appartiennent plus à l'histoire ancienne à laquelle nous avons voulu nous limiter.

Vu : *Le Doyen,*
BALTHAZARD.

Vu : *Le Président de Thèse,*
L. TANON.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- AETIUS AMIDEMUS. — *Tetrabiblos*. Venise, 1534.
- AELIANI. — *De Natura Animalium*. Edition Ambroise-Firmin Didot, Paris, 1858.
- ALBERTI MAGNI. — *De mirabilis mundi*. Edit. in-12 sans pagination de MDLV.
- AMBROISE PARÉ. — *Les Œuvres*. Lyon, 1552.
- ANGE DE SAINT JOSEPH (le Père). — *Pharmacopea persica ex idiomate persico in latinum conversa*. Lutetia Parisiorum, 1681.
- ANNALS OF MEDICAL HISTORY. — New-York, 1917. *The legend of the Mandragora* (auteur anonyme).
- APULÉE. — *Métamorphoses*. Traduction V. Betoland, Paris, 1835.
- APULÉUS PLATONICUS. — *De Herbarum virtutibus*. Parisiis apud Christianum Vueckel, sub sento Basilensi, 1529.
- ARISTOTE. — *Histoire des Animaux*. Traduction par Barthélemy Saint-Hilaire.
- AVALON (Jean). — *La Mandragore*. In Œsculape, 1924.
- BOCCACE. — *Decameron*.
- BODIN L'ANGEVIN (J.). — *De la démonomanie des sorciers*. Paris, 1632.
- BOGUET. — *Discours des Sorciers*. Lyon, 1610.
- BOUCHET (Guillaume DU). — *Les Sérées*. Rouen, 1635.

- BOUISSON (E.-F.). — *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique appliquée à la chirurgie et aux différentes branches de l'art de guérir*. Paris, 1850.
- CABANÈS (D'). — *Les premiers âges de l'anesthésie*, in Janus 1902.
- CATELAN (Laurens), pharmacien à Montpellier. — *Rare et curieux discours de la plante appelée mandragore; de ses espèces, vertus et usages. Et particulièrement de celle qui produit une racine représentant de figure le corps d'un homme; qu'aucuns croient celle de Joseph, appelée Baaras; et d'autres les Séraphins de Laban en l'Ecriture Sainte*. Paris, 1639.
- CESARIS (C. Julii). — *Commentaires de la guerre des Gaules*.
- CELSE (Aurelii Cornelii). — *De arte medica, libri octo, emendatiores. Gul. Peantini Tiletani in illos commentarii et annotationes Basiloe*. J. Oporimus, 1552.
- CHAULIAC (Guy de). — *La grande chirurgie restituée par M. Laurens Joubert à Tournon*, 1598.
- CHRISTISON. — *On poisons*. 2^e édition. Edimbourg, 1836.
- CORRADI (Alf.). — *Dell' anesthesia e degli anestetici nella chirurgia del medico evo*. In Annal. Univ. di Medic. e Chirurg., vol. 249. 1879.
- CODEx PALATINUS LATINUS. — 1117 in *Beitrag zur Geschichte der Chirurgie im Mittelalter*. Leipzig, 1918.
- DAURIOL (D'). — *Nouveau procédé pour plonger dans la stupeur les malades qui doivent subir une opération*. In Journal de Méd. et Chir. de Toulouse, année 1846-47, t. X.
- DARTIGUES (D'). — *La douleur en chirurgie*. Paris, 1927.
- DAVY (H.). — *Researches Chemical and Philosophical chiefly concerning nitrous oxyde and its respiration*. London, 1800.

- DALECHAMP. — *Histoire générale des Plantes*. Trad. en français par Jean des Moulins. Lyon, 1653.
- DAREMBERG (Ch.). — *Œuvres choisies d'Hippocrate, traduites sur les textes manuscrits et imprimés, accompagnés d'arguments, de notes, et précédées d'une introduction*. Paris, 1855.
- DEL RIO. — *Les controverses et recherches magiques*. Paris, 1611.
- DELESCHAMPS et MARQUIS. — Article *Mandragore*. In Dictionnaire des Sciences médicales. Paris, 1818.
- DECHAMBRE (A.). — *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*. Paris, 1879.
- DIOSCORIDIS (Pedanii) ANAZARBEI. — *De Medicinale materia Libri Sex*. Joanne Ruello. Accesserunt priori editioni. Valerii Cordi. Sines vii adnotationes doctissimæ in Dioscoridis De medica materia libros. Francfort apud Chr. Egenolphon, 1549.
- DODENS (Rembert), médecin de la ville de Malines. — *Histoire des Plantes en laquelle est contenue la description des herbes; nouvellement traduite du bas-allemand en français par Charles de l'Escluse en Anvers*. Imp. Jean de Loe, 1557.
- DUNAL (Mich. Félix). — *Histoire naturelle médiale et économique des Solanum et des genres qui ont été confondus avec eux*. Paris, 1813.
- ETMULLERI. — *Opera omnia*. Lugduni, 1680.
- FLAVIUS (Joseph). — *Histoire des Anciens Juifs*. Edition Desrey, Paris, 1886.
- FOY (G.-M.). — *Anæsthetiis* in Dublin Journal of Medical Science, vol. LXXXVI, july to december 1888 et 1896.
- FRONTINUS SEXTUS JULIUS. — *Stratagèmes*. Trad. Bailly, Paris, 1848.
- FUNCK-BRENTANO (Frantz). — *Le drame des poisons*.
- GARÇON (M.) et Jean VINCHON. — *Le diable*. Galletmard, 1926.

- GERSDORF (Hans von). — *Feldtbuch der Wundartzney sampt vilen Instrumenten der chirurgen Bezdem Albucasi contrafayt Chiromancia Jo Indagine*. Straszburg, 1540.
- GILBERTUS (Anglicus). — *Compendium medicinæ tam morborum universalium quam particularium*.
- GLAINVILLE (Barthélemy de). — *Propriétaire des choses*, trad. par J. Corbichon in *Mélanges d'une grande bibliothèque*.
- GUICHET (D^r). — *Histoire de la Médecine à Troyes*.
- HICKMANN (Thomas). — *London médical Gazette*. New Series.
- HOMÈRE. — *L'Illiade et l'Odyssée*.
- IMBERT GOUBEYRE. — *Recherches sur les Solanum des Anciens*. Paris, 1884.
- JULIEN (Stanislas). — *Substance anesthésique employée en Chine dans le commencement du III^e siècle de notre ère, pour paralyser momentanément la sensibilité*. C. R. Ac. Sc. Paris, 1849, t. XXVIII.
- LABOULBÈNE. — *Histoire de l'anesthésie*. In *Revue Scientifique*, 1889.
- LAGNEAU (D^r). — *De quelques anesthésiques anciennement employés en chirurgie*. C. R. Ac. Sc. Séance du 23 juin 1883.
- LANCRE. — *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*. Paris, 1613.
- LAVILLE DE LA PLAIGNE. — *Epilepsie et la Rage* (Lamaignère). Bayonne, 1864.
- LAUFER (Berthold). — *La Mandragore*, in T'oung Pao. Leyden, 1917.
- LEBON (D^r Gustave). — *Civilisation des Arabes*. Paris, 1884.
- LEBRUN DE LA ROCHETTE (Claude). — *Le procès criminel*. Rouen, 1611.

- LUTAUD. — *Note pour servir à l'histoire des anesthésiques*, in *Gazette Hebdomadaire*, 1876.
- MATTHIOLUS (M. P. André). — *Les commentaires sur les six livres de Pedacius Dioscoride, anazarbéen, de la matière médicale*. Traduit du latin en français par Jean des Moulins, Lyon, 1579.
- MICHAELIS. — *Histoire admirable de la confession et possession d'une pénitente séduite par un magicien*. Paris, 1613.
- NICOLAI (Antidotarium). — W. S. Van den Berg. Leiden, 1918.
- NICOLAS Myrepsus Alexandrinus. — *De compositione medica mentorum opus*. Paris, 1567.
- PERRIN (Maurice) et LALLEMAND. — *Traité d'Anesthésie chirurgicale*. Paris, 1863.
- PFOLSPRUNDT (Heinrich von). — *Buch der Bünth Ertznei*. Berlin, 1868.
- PLINII SECUNDI (C.). — *Naturalis Historiæ*. Ianus Bibliotheca teubneriana. Leipsiæ, 1860.
- PORTA (Io. Baptista). — *Magiæ Naturalis Libri viginti*. Rhotomagi, 1650.
- RENOU (Jean de). — *Œuvres pharmaceutiques*. Lyon, 1626.
- ROTTEINSTEIN. — *Traité théorique et pratique d'Anesthésie chirurgicale*.
- RUFFUS d'EPHESE. — *Œuvres*. Trad. Ch. Daremberg. Paris, 1879.
- SPRENGEL (Curtius). — *Pedanii Dioscoridis Anazarbeen De materia medica*. Lipsiæ, 1829-1830.
- SUDHOF (Karl). — *Ein Deutscher und ein Latinischer. Archive für Geschichte der Medizin*, D. Reizehnter Band 1921.
- TABOUROT (Ernest). — *Des faux sorciers et de leurs superstitions*, in *Janus* 1898.

VIREI. — *Du Nepenthes*, in Bulletin de Pharmacie,
Band 1921.

WIER (Jean). — *Histoires, disputes et discours des illusions et impostures des diables, des magiciens infâmes sorciers et empoisonneurs*. Paris, 1885.
